LES

MARIAGES

D'AUJOURD'HUI

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS ET A. DECOURCELLE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862

Tous droits réservés

Digitized by Google

PERSONNAGES

ANDRÉ DUVAL (35 ans, premier rôle).....	MM. LAFONTAINE.
PIERRE DUVAL, son frère aîné (45 ans, père noble.....	DERVAL.
VALENTINE, femme de Pierre Duval.....	Mme BLOCH.
MORIN, ancien négociant.....	M. KIME.
LUCIE, sa fille aînée.....	Mmes BRESSANT.
HORTENSE, sa fille cadette.....	DELAPORTE.
MADAME GUIBERT.....	MÉLANIE.
LE DOCTEUR SIMON.....	MM. LANDROL.
ARTHUR COLLIN.....	DIEUDONNÉ.
GEORGES DE MAURIENNE.....	GILBERT.
JOSEPH.....	VICTORIN.
DOMESTIQUES.....	LÉON. ISMAEL.

La scène est de nos jours.

S'adresser, pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. HÉROLD, régisseur de la scène, au Gymnase.

Digitized by Google

LES

MARIAGES D'AUJOURD'HUI

ACTE PREMIER

Un salon élégant chez Pierre Duval : porte d'entrée au fond ; portes latérales à droite et à gauche ; à droite, causeuse et guéridon ; à gauche, cheminée et table.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, puis ANDRÉ.

PIERRE, venant de la droite et apportant un cachemire et des fleurs.

Voyons! ici, les vases de Morin ; des fleurs partout... le cachemire sur la causeuse... oui... c'est très-bien, et ma femme peut venir. Chère Valentine! comme je vais jouir de sa surprise et de sa joie!.,. (Apercevant André qui l'observe du fond depuis quelques instants, en souriant tristement *.) Ah! te voilà, frère?...

ANDRÉ.

Oui, je suis en train de t'admirer.

PIERRE.

C'est-à-dire, de te moquer de ton grand enfant de frère aîné... C'est vrai, je suis bien jeune pour mon âge!... mais que veux-tu? le bonheur rajeunit!... et je suis si heureux avec un frère comme toi... et une femme comme ma Valentine!... (Avec intention.) et c'est aujourd'hui sa fête!... (Silence.) C'est sa fête!...

ANDRÉ, distrait.

Oui, oui!

PIERRE.

Moi, voici mon cadeau.

ANDRÉ, froidement.

Très-joli!

* André, Pierre.

Digitized by Google

PIERRE.

Et voilà celui de Morin, son ancien tuteur. (Il montre deux vases de Chine. Au fond.)

ANDRÉ.

Très-joli! très-joli!

PIERRE.

N'est-ce pas?

ANDRÉ.

C'est délicieux!

PIERRE.

Oui... c'est... Mais... mais toi?... (Avec effort.) Est-ce que tu as oublié?

ANDRÉ.

Nullement.

PIERRE, respirant.

Ah! J'en suis bien aise! Et peut-on voir ta surprise?

ANDRÉ.

Vois! (Il lui passe un petit écrin.)

PIERRE.

Un médaillon! mon portrait! (Lui serrant la main.) Ah! je te reconnais bien là! C'est charmant! Et je suis d'autant plus sensible à ton attention pour ma femme, que je craignais un oubli de ta part.

ANDRÉ.

Pourquoi donc?

PIERRE.

Pourquoi?... Tiens, André, il faut que je te parle franchement. Dès le jour où j'ai épousé une femme sans fortune, tu as compris sans doute que ma famille était tenue envers elle à d'autant plus d'égards et de soins; car ta conduite première a été l'expression parfaite de ce sentiment délicat. Mais, depuis quelque temps, tu n'es plus le même pour Valentine.

ANDRÉ.

Moi?...

PIERRE.

Oh! ce que je te dis là, j'en suis sûr... Voyons, as-tu contre elle quelques griefs?

ANDRÉ.

Aucun.

PIERRE.

Alors, pourquoi cette contrainte et cette froideur avec elle?

ANDRÉ.

Je ne sais vraiment ce que tu veux dire. J'ai peut-être apporté parfois du dehors des soucis que j'aurai oublié de congédier à ta porte; mais je te promets d'y veiller à l'avenir, et j'espère que tu seras content de moi.

Digitized by Google

PIERRE.

Oui, tu lui feras bon visage; mais ce n'est pas assez... Aime-la pour moi, André, à charge de revanche quand tu seras marié... La voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VALENTINE, entrant par la gauche*.

VALENTINE.

Bonjour, messieurs!

PIERRE.

Comment! tu ne me donnes pas même ton front à baiser... un jour comme celui-ci **? (Valentine le regarde d'un air étonné.) Tu ne vois donc rien de nouveau autour de toi?...

VALENTINE.

En effet, ces belles fleurs!... C'est vrai, c'est ma fête!

PIERRE, montrant le châle.

Et voici mon bouquet. (Lui donnant l'écrin.) Puis, celui de mon frère.

VALENTINE.

Vraiment, messieurs, vous me comblez... (D'un ton un peu contraint.) Ce cachemire est charmant!... et ce médaillon... (A son mari, avec un tressaillement involontaire.) Votre portrait, monsieur?...

PIERRE.

Ça, c'est une idée d'André, qui aurait pu en avoir une meilleure... (Il remonte.)

ANDRÉ, à demi-voix.

Il faut me le pardonner, madame; mais je crois qu'une femme doit toujours avoir son mari présent à la vue et à la pensée. (Il s'incline et remonte.)

VALENTINE, un peu troublée.

Assurément.

PIERRE, du fond.

Oh! ce n'est pas tout. Voici le cadeau de notre ami Morin... le bouquet de...

VALENTINE, vite.

De?...

PIERRE.

De M. Collin...; tu sais, le petit Collin?...

VALENTINE.

Oui... oui! et c'est... (on me gâte tant, que cela me rend insatiable...) c'est tout?

* Valentine, Pierre, André.
** Pierre, Valentine, André.

Digitized by Google

PIERRE*.

C'est tout... jusqu'à présent, du moins.

VALENTINE, s'asseyant sur la causeuse.

En effet, il n'est pas encore tard. (Un domestique ouvre la porte du fond; elle lève la tête vivement.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Arthur Collin! M. le docteur Simon! (Valentine, qui espérait un autre nom, laisse échapper un geste de désappointement. — André a tout observé.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ARTHUR, LE DOCTEUR SIMON**.

ARTHUR.

Madame, permettez-moi de venir joindre à mon bouquet mes souhaits de bonne fête. (Il passe à droite.)

SIMON***.

Moi, madame, ne sachant que souhaiter pour vous, que vous n'ayez déjà, je ne formerai qu'un seul vœu, et un vœu purement égoïste, c'est que ma femme vous ressemble.

PIERRE.

Votre femme?...

SIMON.

Oui, mes chers amis; je viens vous faire part de mon mariage.

PIERRE.

Comment! vous, le célibataire acharné?... vous qui vous proclamiez l'homme le plus heureux des quatre-vingt-six départements? (Il lui indique un siége.)

SIMON****.

Vous pouvez dire des quatre-vingt-neuf. Aussi, n'ai-je pas la prétention d'être plus heureux qu'autrefois; mais j'ai l'espoir de l'être autrement.

PIERRE.

Que voilà bien les vieux garçons!... Écoutez leurs théories... puis, voyez l'usage qu'ils en font, quand l'amour se met de la partie.

SIMON, s'asseyant, ainsi que Pierre.

Eh bien, vous vous trompez; c'est l'amour du mariage qui m'a conduit à un mariage d'amour... et voici comment. Un jour, en me promenant aux Tuileries, j'aperçois un délicieux bambin de quatre ou cinq ans, qu'un chien poursuivait en

* André, Pierre, Valentine.
** André, Pierre, Arthur, Simon, Valentine.
*** André, Pierre, Simon, Valentine, Arthur.
**** André, Simon, Pierre, Valentine, Arthur.

Digitized by Google

aboyant. Le pauvre enfant se sauvait de toute la vitesse de ses petites jambes, en poussant des cris de paon, lorsqu'au bout de la grande allée, il aperçut un monsieur qui lui tendait les bras, en riant de sa frayeur... L'enfant lui sauta au cou, en ne disant qu'un seul mot : « Papa! » mais il y avait dans ce mot-là tant de joie, de tendresse, de confiance et de sécurité!... enfin, il y avait tant de choses, qu'en sortant des Tuileries, j'étais déterminé à changer de bonheur, et, un mois après, j'étais fiancé.

PIERRE.

Quel conquérant vous faites!

SIMON.

J'ai eu de bons alliés, voilà tout!

PIERRE.

Oh! du moment qu'on a travaillé pour vous, il ne faut pas demander qui?... Madame Guibert, n'est-ce pas?

SIMON.

Vous l'avez dit! Et sa tâche n'était pas facile; car, sans être ambitieux, sans vouloir faire un mariage d'argent, je ne voulais pas non plus faire un mariage purement romanesque... Je voulais trouver assez de fortune pour continuer à vivre comme par le passé; c'est-à-dire, sans faire de la médecine un métier, et en visitant les malades au profit de la science et non au profit de ma bourse... Or, madame Guibert m'a trouvé mon idéal : une jeune fille charmante, assez belle pour être épousée sans dot, et assez riche pour être épousée sans beauté.

PIERRE.

C'est parfait! Voilà une femme comme il vous en faudrait une, monsieur Collin.

ARTHUR.

A moi?... Oh! cela dépend de ce que le docteur appelle riche.

SIMON.

Il me semble que deux cent mille francs de dot...

ARTHUR.

Oui, pour vous, qui avez une fortune à peu près égale, et qui êtes médecin... c'est convenable.

SIMON, se récriant.

Comment! convenable?...

ARTHUR.

Et rien de plus! Vous verrez ça plus tard... vous verrez. Quant à moi, qui veux être agent de change, et qui n'ai pas grand'chose; j'ai fait mon petit calcul, et, il n'y a pas à dire, je ne peux pas donner ma main à moins de trois cent mille francs.

Digitized by Google

SIMON, riant.

Vous pourriez bien la garder indéfiniment.

ARTHUR.

Oui, si je n'avais pas un oncle dont je suis l'unique héritier... et un oncle célibataire... très-riche, très-goutteux! enfin un oncle superbe!

SIMON, riant.

Méfiez-vous, les goutteux vivent longtemps!

ARTHUR.

Oh! je le sais bien! et je ne m'en plains pas... Je l'aime bien, mon oncle... d'abord, c'est un très-brave homme!... et puis, sa succession... c'est ce qu'on appelle une espérance, en style de notaire... et vous ne vous figurez pas comme ce mot-là sonne bien à l'oreille d'un beau-père. J'aurais tout de suite trois ou quatre cent mille francs, qu'on trouverait ça très-joli, sans doute; mais ça ne ferait peut-être pas autant d'effet! De belles espérances! ça vous a quelque chose de mystique... de vaporeux... Enfin, ça donne plus de carrière à l'imagination!

PIERRE, riant.

Plein de poésie!

ARTHUR.

De la poésie! Oh! j'en ai plus que vous ne pensez; mais c'est une poésie à moi, basée sur la raison, et tempérée par l'arithmétique.

PIERRE.

Et recevrons-nous bientôt une lettre de faire part?...

ARTHUR.

Ça se pourrait bien!

PIERRE.

Ah! vous avez découvert?...

ARTHUR.

Moi? Non! mais il paraît que madame Guibert... (Pierre et Simon se lèvent.) Oui, elle a quelque chose en vue tout à fait dans mes prix. (Il passe derrière la causeuse.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron de Maurienne.

VALENTINE, qui a paru distraite et agitée pendant toute la scène.

Enfin!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GEORGES.

PIERRE, à Arthur *.

Ah! c'est madame Guibert qui...

* André, Simon, Arthur, Pierre, Georges, Valentine.

Digitized by Google

GEORGES, présentant un bouquet à Valentine.

Madame, permettez-moi...

VALENTINE, d'un ton banal.

Ah! ce bouquet est charmant; et c'est là une attention, une galanterie... (Voyant que les autres sont remontés, d'une voix basse et un peu sèche.) à laquelle je ne suis plus habituée de votre part.

GEORGES, bas, avec embarras.

Un voyage, dont je n'ai pu me dispenser...

VALENTINE.

Vous n'avez pas quitté Paris... je le sais!

PIERRE, à Arthur.

Eh bien, bonne chance!

VALENTINE, voyant les autres qui redescendent, change de ton, haut.

Je vous renouvelle mes remerciements, monsieur. (Se levant.) Mais M. Morin est bien en retard, mon ancien tuteur, ce n'est pas pardonnable.

GEORGES, avec inquiétude.

Vous attendez M. Morin?

PIERRE.

D'un instant à l'autre... et je suis étonné...

GEORGES.

Je regrette d'autant plus vivement d'être forcé de vous quitter... j'aurais été heureux de lui serrer la main.

VALENTINE.

Êtes-vous donc si pressé?...

GEORGES.

Oui, je dois aller aux courses tantôt.

VALENTINE.

Nous y allons aussi; mais ce n'est que dans deux heures.

GEORGES.

C'est que j'ai donné rendez-vous, chez moi, à quelques amis, et je suis forcé de...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Morin! (Georges laisse échapper un geste d'impatience.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MORIN *.

MORIN.

Bonjour, ma chère Valentine, bonjour et bonne fête!... Je suis en retard, c'est pourquoi je vais t'embrasser deux fois, afin de réparer le temps perdu. La! Bonjour, mes amis, ça va

* André, Simon, Pierre, Georges, Morin, Valentine, Arthur.

Digitized by Google

bien?... (Il donne des poignées de main à Pierre, à André, à Simon.) Moi... depuis mon voyage en Savoie, je me porte... comme le mont Blanc * !... (Apercevant Georges qui a gagné peu à peu la porte.) Tiens, c'est vous, monsieur le baron?... Et vous vous sauvez quand j'arrive?...

GEORGES.

Pardonnez-moi, monsieur, je suis attendu chez moi.

MORIN.

Oh! ne vous gênez pas pour moi... nous sommes gens de revue! (A Arthur.) Monsieur... (Georges salue et sort, suivi d'Arthur et de Simon, qui ont pris congé pendant la fin de la scène.)

SCÈNE VI.

PIERRE, ANDRÉ, VALENTINE, MORIN **.

MORIN.

C'est un charmant garçon, ce M. de Maurienne!

PIERRE.

Oh! charmant!

MORIN.

Il y a longtemps que vous le connaissez?

PIERRE.

Un an à peu près.

MORIN.

Il est d'une bonne famille?... Au fait, un baron!... Car il est réellement baron, n'est-ce pas?

PIERRE.

Dame! je le crois.

MORIN, s'asseyant.

Après ça, quand il ne le serait pas!... Je suis un vieux voltairien, moi. C'est égal, un beau nom ne gâte jamais rien... mais je ne lui crois pas beaucoup de fortune... et vous?...

PIERRE.

Ma foi, je ne vous dirai pas au juste.

ANDRÉ.

Ni moi... Mais demandez à madame, c'est par elle que nous le connaissons.

VALENTINE.

Il est vrai; mais pourquoi toutes ces questions?

MORIN.

Oh! pour rien; curiosité pure***... Mais je parle, je parle... et j'oublie mes devoirs de tuteur. Voyons, ma chère pupille,

* André, Pierre, Simon, Morin, Georges, Valentine, Arthur.
** André, Pierre, Morin, Valentine.
*** André, Morin, Pierre, Valentine.

Digitized by Google

votre mari est-il bien sage?... fait-il bien toutes vos volontés?... vous donne-t-il des robes à discrétion?... Au fait, lui qui, riche, t'a épousée sans fortune, il ne doit pas te chicaner ton budget.

PIERRE.

Elle m'a donné plus que je ne lui apportais, mon cher Morin : la jeunesse, la beauté, le bonheur!

MORIN, se levant et lui serrant la main.

Ah! vous êtes de la vieille école, vous, c'est-à-dire de la bonne! Allons, à tantôt! Car vous savez qu'on vous attend à six heures à Saint-Germain, pour dîner?

PIERRE.

C'est convenu.

MORIN.

Moi, je vais chez Chevet, pour mon dessert.

PIERRE.

Comment! chez Chevet?...

MORIN.

Oui, mon ami, des ananas... du raisin de Fontainebleau... une bombe!...

PIERRE.

Une bombe! comment, à la campagne?

MORIN.

Il faut bien faire comme les autres ! Hier, je dînais, en petit comité, chez mon voisin Durand... Savez-vous ce qu'il y avait, entre autres choses?... Une carpe du Volga, envoyée par la grande vitesse... conservée dans de la glace... laquelle glace était elle-même conservée dans de la paille... laquelle paille... Enfin, des inventions à faire frémir! Il y a dix ans, quand je me suis retiré du commerce avec cinquante mille livres de rente, j'étais un richard... Mais aujourd'hui, du train dont ça va, avec deux filles à marier, je suis un petit rentier. C'est-à-dire que, s'il m'arrivait un troisième héritier, je serais ruiné!... Heureusement que, de ce côté-là, je suis tranquille.

PIERRE.

Eh! eh! madame Morin est encore très-bien! On dirait la sœur aînée de ses filles.

MORIN.

C'est vrai! elle est superbe, ma femme! Aussi, madame Guibert, qui a la rage de marier tout le monde... et vous en savez quelque chose... madame Guibert me disait l'autre jour que mes filles ne seraient pas d'un placement facile. Oui, il paraît qu'on trouve, sur la place, que, ma femme et moi, nous ne sommes pas assez vieux, et qu'avec des gaillards comme nous, les espérances deviennent des chimères! Allons, à tantôt! (il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

PIERRE, ANDRÉ, VALENTINE, puis MADAME GUIBERT.

PIERRE *.

C'est vrai, ce qu'il dit là ! Aujourd'hui on n'épouse que l'argent.

ANDRÉ.

C'est vrai pour les autres et non pour toi!

ANDRÉ.

Il n'eût plus manqué que de me voir courir les dots, à quarante-cinq ans!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Guibert!

PIERRE **.

Eh! parbleu, madame Guibert, les oreilles ont dû vous tinter; nous parlions de vous il n'y a qu'un instant.

MADAME GUIBERT.

Était-ce au moins pour en dire du bien?...

PIERRE.

Est-ce qu'on peut dire du mal d'une femme qui ne vit que pour le bonheur des autres, et qui serait capable de marier le soleil avec la lune? (On s'assied, les dames sur la causeuse.)

MADAME GUIBERT.

Que voulez-vous! c'est chez moi une vocation : je dirais presque un sacerdoce; mais qui devient chaque jour plus difficile. Ah! on ne trouve pas souvent des sujets comme vous, mon cher Duval...: Maintenant, quand un jeune homme a cent mille francs, il veut en trouver deux cent mille; la jeune fille de deux cents veut en trouver quatre cents; de sorte qu'il n'y a plus moyen de se rencontrer; et, si ça continue comme ça, savez-vous où nous allons? A la fin du monde!

PIERRE.

C'est positif.

MADAME GUIBERT.

Puis, les hommes à marier deviennent d'une rareté !... Ainsi vous, monsieur André, je commence à désespérer de vous caser.

ANDRÉ.

Et vous avez bien raison!... D'abord, je suis trop vieux! Songez donc que j'ai trente-cinq ans!

* André, Pierre, Valentine.
** André, Pierre, madame Guibert, Valentine.

Digitized by Google

MADAME GUIBERT.

Voilà justement ce qu'ils disent tous. Passé trente ans, ils sont trop vieux, et, jusqu'à vingt-neuf ans, ils sont trop jeunes!... Sortez donc d'une pareille impasse!

ANDRÉ.

Nous n'en sortirons pas!

MADAME GUIBERT.

C'est bien dommage! Si vous aviez voulu, vous n'auriez eu qu'à choisir, et sans aller bien loin!...

ANDRÉ.

Où donc?...

MADAME GUIBERT.

A Saint-Germain, chez M. Morin, qui a deux filles charmantes... l'aînée surtout...

PIERRE.

C'est vrai! Lucie, qui est ravissante et qui est ta filleule.

ANDRÉ, avec un soupir comprimé.

Oh! elle est bien jeune pour moi; puis, je ne crois pas qu'elle songe encore à se marier.

MADAME GUIBERT.

On ne sait pas... on ne sait pas!

ANDRÉ, avec un peu d'émotion.

Est-ce que vraiment?...

MADAME GUIBERT.

D'abord, mon ami, n'oubliez pas qu'une demoiselle ne se trouve jamais trop jeune pour s'appeler madame. Et, tenez, Hortense, qui n'est que sa sœur cadette, proposez-lui un joli petit mari, et vous verrez si elle refuse.

ANDRÉ, souriant.

Eh bien, si Hortense est si pressée, commencez toujours par Hortense.

MADAME GUIBERT.

Je m'en occupe aussi!

ANDRÉ.

Quelle femme! (On se lève.)

MADAME GUIBERT.

Ah! j'avoue que la semaine a été chaude. J'ai d'abord à peu près conclu le mariage de monsieur... Au fait, vous le connaissez, c'est un de vos amis...

ANDRÉ.

Nous savons la nouvelle : le docteur Simon!

MADAME GUIBERT.

Oh! ça, c'est de l'histoire ancienne; je veux parler du mariage...

PIERRE.

Du petit Collin?

Digitized by Google

MADAME GUIBERT.

Non!... Celui-là n'est pas encore assez mûr... Il s'agit d'un troisième.

PIERRE.

Quel carnage de célibataires!

VALENTINE, cherchant.

Un de nos amis?... Mais je ne vois plus personne...

MADAME GUIBERT.

Cherchez bien...

VALENTINE.

J'ai beau chercher...

PIERRE.

Moi aussi... à moins que ce ne soit M. de Maurienne?...

MADAME GUIBERT, affirmativement.

Allons donc!

VALENTINE, à part.

Lui!...

ANDRÉ, vivement.

Vraiment!

PIERRE.

Voyez-vous, le sournois?

VALENTINE *.

En effet... Mais êtes-vous bien sûre?...

MADAME GUIBERT.

Puisque c'est moi qui ai tout conduit!...

VALENTINE.

Et quel est le nom de... sa fiancée?...

MADAME GUIBERT.

Oh! je ne suis pas encore autorisée à nommer la jeune fille... Les choses n'en sont pas encore là!

VALENTINE.

Ah! ce n'est encore qu'à l'état de projet?...

MADAME GUIBERT.

Pardon... mais enfin tout n'est pas terminé. Et si un mariage manqué n'a pas grand inconvénient pour un jeune homme, c'est toujours fâcheux pour une jeune fille. Mais ce n'est là qu'un excès de prudence de ma part. J'ai lieu de croire que tout ira bien. Allons, je vous quitte.

PIERRE.

Déjà?

MADAME GUIBERT.

Est-ce que je m'appartiens?... (Avec orgueil.) J'ai rendez-vous aujourd'hui chez trois notaires!...

* André, madame Guibert, Valentine, Pierre.

Digitized by Google

PIERRE, riant.

N'allez pas vous rendre malade, au moins!...

MADAME GUIBERT *.

Il se moque, l'ingrat, quand c'est à moi qu'il doit son bonheur! (Tenant par la main Pierre et sa femme.) Ah! je ne crains pas de le dire, ce mariage-là, c'est ma bataille de Marengo! (Sortant.) Oh! vous aurez beau faire, monsieur André, je vous marierai aussi!

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, PIERRE, VALENTINE.

PIERRE.

Elle est incroyable, cette madame Guibert! (Regardant sa montre.) Diable! mais voici l'heure des courses; prépare-toi, Valentine.

VALENTINE.

Excusez-moi, mon ami, je vous demanderai la permission de ne pas être des vôtres.

PIERRE.

A quel propos?... toi qui te faisais une fête...

VALENTINE.

Je me sens un peu souffrante... et comme nous dînerons, en outre, à Saint-Germain, ce serait bien de la fatigue, et je crois plus prudent...

PIERRE.

Tu as raison, nous ne sortirons pas.

VALENTINE, vite.

Mais je ne l'entends pas ainsi!

PIERRE.

Que j'aille m'amuser quand tu es souffrante?...

VALENTINE.

Ce n'est pas même le mot... un peu de malaise... voilà tout. Vous avez engagé des paris, et j'exige que vous alliez aux courses.

PIERRE.

Oh! ne l'espère pas.

VALENTINE.

Alors, je vais me préparer; je me rendrai malade s'il le faut, et ce sera votre faute.

PIERRE **.

Du moment que tu me fais de pareilles menaces, il faut bien obéir... et j'obéis. Viens-tu, André?

* André, Valentine, madame Guibert, Pierre.
** Valentine, André, Pierre.

Digitized by Google

ANDRÉ.

Non, pas maintenant.

PIERRE.

Toi aussi?... Nous étions pourtant convenus de partir ensemble?

ANDRÉ.

En effet; mais une affaire qui m'était sortie de la mémoire... J'irai te rejoindre.

PIERRE.

Oh! ne te gêne pas... je partirai seul... Je vais bien m'amuser, moi!... (Il sort par la droite; Valentine se dirige vers la table, à gauche.)

SCÈNE IX.

VALENTINE, ANDRÉ.

VALENTINE, apercevant André, qui vient s'asseoir sur la causeuse.

Je vous croyais sorti, monsieur?

ANDRÉ.

Non.

VALENTINE.

Mais ne parliez-vous pas d'une affaire, urgente sans doute, puisqu'elle vous prive d'un de vos plaisirs favoris?

ANDRÉ.

Oh! mon rendez-vous n'est que pour trois heures.

VALENTINE, cachant mal son dépit.

Et vous comptez rester ici jusque-là?

ANDRÉ.

A moins que ma présence ne vous gêne?

VALENTINE.

Oh! nullement! (Elle va s'accouder à la cheminée. — Silence.) Vous seriez peut-être mieux dans le cabinet de mon mari... vous pourriez fumer?

ANDRÉ.

Vous savez bien que je ne fume pas.

VALENTINE.

C'est vrai; mais si vous voulez lire... si vous avez à écrire?...

ANDRÉ.

Moi?... Non, madame, je n'ai pas à écrire. Et je suis très-bien ici. (Silence.—Valentine, à bout de patience, se dirige vers sa chambre.) Vous me quittez, madame?...

VALENTINE.

Excusez-moi, monsieur, j'ai besoin d'un peu de repos.

Digitized by Google

ANDRÉ, se levant.

Il fallait donc me dire cela tout de suite; je me retire...

VALENTINE.

Mais...

ANDRÉ.

Je me retire. (Il salue et sort.)

VALENTINE.

Enfin! (Elle se met à la table et écrit rapidement.) Je suis curieuse de savoir ce qu'il va me répondre! Mais s'il allait ne pas venir? Oh! il ne peut pas, il n'osera pas me faire ce dernier affront! (Elle plie la lettre, sonne et achève d'écrire l'adresse.) Joseph, cette lettre à son adresse, sur-le-champ. (Elle tend la lettre André, qui est entré, s'en empare vivement. Valentine lève la tête et pousse un cri.)

VALENTINE.

Vous, monsieur?...

ANDRÉ, regardant l'adresse.

Tout s'est bien passé comme je l'avais prévu!

VADENTINE.

Je suis perdue!

ANDRÉ.

Non! je ne veux pas vous perdre; mais je le tuerai!

VALENTINE, se levant.

Ah! monsieur, voulez-vous donc que mon désespoir me trahisse et révèle tout à votre frère?...

ANDRÉ.

Mon frère!... il en mourrait!... Non, je ne provoquerai pas M. de Maurienne.

VALENTINE.

Vous me le jurez?...

ANDRÉ.

Je vous le jure! mais, dès demain, vous quitterez Paris avec mon frère?...

VALENTINE, retombant assise, avec accablement.

Je partirai.

ANDRÉ, lui rendant la lettre.

Vous avez ma parole.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Chez Morin, à Saint-Germain, trois semaines plus tard. — Salon; terrasse donnant sur un parc dans le fond. A droite, deux portes; guéridon recouvert d'un tapis. A gauche, piano au-dessus duquel est une glace sans tain.

SCÈNE PREMIÈRE

HORTENSE, MORIN.

(Morin lit son journal. Hortense est au piano : elle joue crescendo et finit par jouer avec fureur.

MORIN.

Charmant !... délicieux ! Et dire qu'on veut mettre un impôt sur...

HORTENSE.

Oh ! quand donc serai-je mariée !

MORIN.

Eh bien, mademoiselle?...

HORTENSE.

Ce n'est pas pour le mariage, c'est pour ne plus jouer de piano; car, une fois en ménage, on en abuse peu, du piano. Ça devient un simple meuble en palissandre ou en acajou, gênant, mais silencieux. Vois Valentine! dès qu'elle est devenue madame Duval... A propos, a-t-on de ses nouvelles? (Ils se lèvent.)

MORIN.

Elle est toujours aux Pyrénées avec son mari.

HORTENSE.

Et connaît-on enfin le motif de ce départ si soudain?

MORIN.

Pas que je sache ; on commence même à s'en étonner, moi tout le premier. Ah! madame Guibert! (Elle entre par le fond, Hortense va à sa rencontre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME GUIBERT*.

MADAME GUIBERT.

Bonjour, mon enfant... Bonjour, Morin !

* Hortense, madame Guibert, Morin.

Digitized by Google

MORIN.

Quel bon vent vous amène à Saint-Germain de si bonne heure ?

MADAME GUIBERT.

Je viens de la part de votre futur gendre.

HORTENSE.

Ah ! (Elle s'approche.)

MORIN.

Et votre piano, mademoiselle? (A madame Guibert.) Eh bien, qu'est-ce qu'il veut, mon?... (A Hortense.) Ah ! pas si fort! ...

HORTENSE*.

C'est trop fort?

MORIN.

Parbleu ! tu es là à tapoter... (Il fait le geste de frapper fort. — A madame Guibert.) Eh bien, qu'est-ce qu'il veut, mon futur gendre ?

MADAME GUIBERT.

Dame ! il veut être votre gendre tout à fait.

MORIN.

Ah ! nous n'en sommes pas encore là... (A Hortense, qui redouble d'énergie.) Allons, assez, assez !

HORTENSE.

Ah ! si on ne peut plus jouer... (Elle se lève.)

MADAME GUIBERT.

Songez donc qu'il y a bientôt six semaines que les jeunes gens se connaissent!

MORIN.

Six semaines... six semaines...

MADAME GUIBERT.

Il y en avait déjà trois, lors du départ de M. et de madame Duval pour les Pyrénées ; et ils sont partis depuis trois semaines : or, trois et trois...

MORIN.

Font six. — Oui, mais voilà une belle raison : moi qui ai fait la cour à ma femme pendant trois ans !

MADAME GUIBERT.

Oh ! nous avons changé tout cela ! Les mariages sont si difficiles maintenant, que, si l'on ne brusquait pas un peu les choses, il ne s'en ferait plus du tout.

HORTENSE.

Il ne s'en fait pas déjà tant !

MORIN.

Veux-tu bien... (Elle remonte sur la terrasse.)

* Hortense, Morin, madame Guibert.

Digitized by Google

MADAME GUIBERT.

Voyons, avez-vous quelque objection à faire contre ce jeune homme?

MORIN.

Pas précisément... Il me plairait fort pour gendre... s'il ne fallait pas lui donner ma fille.

MADAME GUIBERT.

Il me semble pourtant difficile...

MORIN.

Ah çà! vous croyez donc que c'est avec transport que je me séparerai de mon enfant?... Tous les jours, on me rebattait les oreilles de cette sempiternelle question : « Vous ne mariez donc pas vos filles?... » Et remarquez bien que cela m'était dit par des gens à qui c'était complétement indifférent... « Mais, leur disais-je, je ne peux pas écrire sur mon dos : J'ai deux filles à marier; avez-vous un bon parti à me proposer?... Non; alors laissez-moi tranquille... » Et j'étais heureux de garder mes enfants. Mais ma femme s'est mise à faire chorus avec eux : c'est à présent pour elle une affaire d'amour-propre. Bref, elle a tant fait que je lui ai promis d'accueillir le premier *bon* parti qui se présenterait. Seulement, les partis qui se présentaient, je les trouvais tous mauvais. Votre candidat est le seul contre lequel je n'aie pas... déclamé; je suis resté neutre ; si ma fille le trouve de son goût, c'est une affaire terminée... Mais pour ce qui est de la presser, et surtout de la contraindre, oh! ça, n'y comptez pas.

MADAME GUIBERT.

Qui vous parle de cela? Demandez-lui seulement de se prononcer nettement.

MORIN.

C'est... c'est que, moi, je suis capon avec mes enfants... Et ça se comprend... Un père désire et craint tout à la fois; il veut et ne veut pas... mais, puisqu'il faut... voter, je vais trouver Lucie, et je la mettrai en demeure... enfin, je vais vous l'amener... (Il sort par la deuxième porte à droite.)

SCÈNE III.

HORTENSE, MADAME GUIBERT.

MADAME GUIBERT.

C'est cela, je vous soutiendrai. (A Hortense.) Et vous, vous me soutiendrez, moi?

HORTENSE.

Mais je ne tiens nullement à me séparer de ma sœur.

MADAME GUIBERT.

Vous ne tenez donc pas à vous marier?

Digitized by Google

HORTENSE, vite.

Oh! si... à cause du piano.

MADAME GUIBERT.

Alors, n'oubliez pas que, tant que votre sœur aînée ne sera pas établie, on ne songera même pas à demander votre main.

HORTENSE.

Tiens, c'est vrai, au fait. Je me disais aussi : « C'est singulier! J'ai une belle dot; je suis gentille... et, jamais on ne me fait la cour.» Vous avez trouvé la raison.

MADAME GUIBERT.

Il n'y en a pas d'autre. N'oubliez donc pas qu'en me secondant, c'est pour vous-même que vous plaiderez. (Bas.) Je vous dirai, de plus, que j'ai quelqu'un en vue pour vous.

HORTENSE.

Vraiment?

MADAME GUIBERT.

Mais il n'y a pas à y penser, tant que Lucie n'aura pas dit oui.

HORTENSE.

Oh! du moment que c'est comme ça, vous pouvez compter sur moi; ah! mais...

MORIN, rentrant avec Lucie.

Voilà... voilà... c'est clair!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCIE, MORIN *.

LUCIE.

Expliquez-vous mieux, mon père; je vous jure que je ne comprends pas.

MORIN.

Vraiment, tu n'as pas compris?

LUCIE.

Pas du tout!

MORIN.

Eh bien, expliquez-lui ça, madame Guibert.

MADAME GUIBERT.

Rien de plus simple et de plus facile. Mon protégé vous aime, M. Morin lui a permis de vous le dire; il est impatient de vous nommer sa femme, et vous prie de vouloir bien fixer vous-même le terme de son attente.

LUCIE.

Y pensez-vous, madame... que ce soit moi qui...

* Hortense, Morin, Lucie, madame Guibert.

Digitized by Google

MADAME GUIBERT.

Il le faut bien, puisque c'est à vous que vos parents nous renvoient.

LUCIE.

Alors, je vous dirai que je ne suis nullement pressée.

MORIN.

Bien, ma fille! (Se reprenant.) Hum! rien! je n'ai rien dit!

HORTENSE.

Vous avez dit : « Bien! »

MORIN.

Qu'est-ce que ça te fait, à toi?

MADAME GUIBERT.

Il faut un peu songer aux autres.

HORTENSE.

Certainement.

MORIN.

Encore?

MADAME GUIBERT.

A votre prétendu, dont l'impatience est bien naturelle; et, puisque vous l'aimez, (Mouvement de Lucie.) puisqu'il ne vous déplaît pas... car il ne vous déplaît pas?...

LUCIE.

Non, sans doute.

MADAME GUIBERT.

Alors, je ne vois pas de raison...

LUCIE.

Pourtant...

MADAME GUIBERT.

A moins qu'un autre ne vous plaise davantage?...

HORTENSE.

Et qui donc? Nous ne connaissons pas tant de monde. Ça ne peut être M. Raimbaut, qui n'a plus de cheveux, ni M. Renard, qui est bossu!

MORIN.

Bossu... bossu n'est pas le mot... Il... il louche un peu des épaules, voilà tout!

HORTENSE.

Merci, pour lui! Quant au docteur Simon, il vient de se marier. Reste donc M. André...

LUCIE.

Lui?...

HORTENSE.

Oui, il est trop âgé pour toi!... D'ailleurs, il est ton parrain; enfin, il y a trop longtemps que tu le connais... ce n'est pas possible... Alors, je ne vois plus personne... et, du moment que tu n'as pas d'autre penchant...

Digitized by Google

LUCIE.

Eh bien, je réfléchirai, et dans quelques jours... plus tard...

HORTENSE.

Pourquoi pas dans dix ans, alors?

LUCIE.

Qu'est-ce que ça peut te faire, à toi?

HORTENSE, allant vivement à elle *.

Comment! ce que ça peut me faire?... (S'arrêtant sur un geste de madame Guibert.) Ça ne me fait rien du tout... je ne parle que dans ton intérêt, et je suis sûre que ton parrain, en qui tu as tant de confiance, serait de notre avis.

LUCIE.

Et moi, je pense autrement.

MORIN.

Parbleu! nous en aurons bientôt le cœur net.

LUCIE.

Comment?

MORIN.

Il doit venir tantôt. (Hortense remonte.)

LUCIE.

Ah!

MORIN.

Oui, je l'ai invité à dîner pour lui apprendre la nouvelle...

LUCIE **.

A lui?...

MORIN.

Dame! un parrain, un vieil ami, c'est un peu de la famille.

LUCIE.

Oui, vous avez raison, mon père; il doit être informé... consulté; et, puisqu'il doit venir aujourd'hui, eh bien, ce soir, vous connaîtrez ma réponse; je vais y réfléchir.

HORTENSE.

Nous allons y réfléchir. (Elles sortent par la deuxième porte à gauche.)

MORIN, criant,

Eh bien, et votre piano, mademoiselle?...

MADAME GUIBERT.

Laissez-la aller, j'ai à vous parler.

* Morin, Hortense, Lucie, madame Guibert.
** Morin, Lucie, Hortense, madame Guibert.

Digitized by Google

SCÈNE V.

MADAME GUIBERT, MORIN.

MORIN.

De quoi? Il ne s'agit plus de mariage, je suppose?...

MADAME GUIBERT.

Au contraire.

MORIN.

Encore! et de quel mariage, bon Dieu?... du vôtre?

MADAME GUIBERT.

Non, de celui de votre fille!

MORIN.

Mais, nous ne parlons que de ça depuis une heure!

MADAME GUIBERT.

De l'autre... d'Hortense.

MORIN, tombant sur une chaise.

Comment! Hortense aussi?

MADAME GUIBERT.

Oui; j'ai quelqu'un en vue pour elle... Mais, avant d'entamer l'affaire sérieusement, j'ai besoin d'être bien fixée sur les chiffres. D'abord, c'est bien trois cent mille francs que vous donnez à chacune de vos filles, n'est-ce pas?

MORIN.

Deux cent mille francs, s'il vous plaît... Je l'ai dit devant vous, l'autre jour.

MADAME GUIBERT.

Ah! mon Dieu, moi qui ai parlé de trois cent mille francs à monsieur Collin! J'aurai confondu... dans le nombre... Et vous êtes bien sûr que ce n'est que?...

MORIN, se levant.

Mais, très-sûr! Et je trouve que c'est déjà gentil comme ça!

MADAME GUIBERT *.

Je le verrai tantôt, et je tâcherai de lui faire entendre raison.

MORIN.

Voyez-le, et ôtez-lui ses illusions.

MADAME GUIBERT.

Vous le verrez aussi.

MORIN.

Moi?... Comment?...

* Morin, madame Guibert.

Digitized by Google

MADAME GUIBERT.

Oh ! sans que cela puisse engager personne ; ce ne sera pas une présentation officielle. Voici comment j'ai arrangé cela : Il est allé à Marly, et il doit venir me prendre ici, en revenant, pour me ramener à Paris... Vous comprenez... ça n'aura pas l'air...

MORIN.

Et dire que vous travaillez comme ça gratis, pour l'amour de l'art !... C'est magnifique, ma parole d'honneur !

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame, un monsieur est là qui demande...

MADAME GUIBERT.

C'est mon candidat.

MORIN.

Faites-le entrer.

MADAME GUIBERT.

Je voudrais d'abord lui dire un mot au sujet de la petite erreur...

MORIN.

Petite erreur ! On voit bien que ce n'est pas vous qui payez ! Rectifiez, madame Guibert, rectifiez ! Et, si votre jeune homme n'est pas démonté du coup, eh bien, vous nous le ferez voir. Mais en attendant, rectifiez. (Il sort par la droite, première porte. Arthur Collin paraît au fond.)

SCÈNE VI.

ARTHUR, MADAME GUIBERT.

ARTHUR, regardant de tous côtés.

Joli parc... des arbres superbes... que je ferai couper...

MADAME GUIBERT, qui ne l'a pas encore vu.

Ah ! c'est vous, mon ami ?

ARTHUR.

Oui, madame Guibert, fidèle au rendez-vous, et tout prêt à croiser les yeux avec la jeune personne.

MADAME GUIBERT.

Vous la verrez bientôt... Mais j'ai, auparavant, un petit aveu à vous faire.

ARTHUR.

Elle est mariée ?

MADAME GUIBERT.

Non, mais...

ARTHUR.

C'est une veuve ?

MADAME GUIBERT.

Nullement.

Digitized by Google

ARTHUR.

Elle a quelque chose dans les yeux, dans?... (Il lève une épaule.)

MADAME GUIBERT.

Elle est charmante, mais il s'agit de la dot.

ARTHUR.

La dot... Elle est plus considérable que vous ne le pensiez?... Ça ne m'arrêtera pas.

MADAME GUIBERT.

Au contraire; il paraît qu'elle n'est que de deux cent mille francs.

ARTHUR, froidement.

Ah! ah!

MADAME GUIBERT.

C'est fâcheux, sans doute; mais la famille est si respectable, la jeune personne si séduisante... que j'espère bien... (Arthur lui baise la main et se dispose à sortir.) Où allez-vous donc?

ARTHUR.

Je m'en vais, parbleu!

MADAME GUIBERT.

Comment?...

ARTHUR.

Oh! je ne vous en veux pas pour ça. Il n'y a rien de plus simple : vous croyez qu'une jeune personne a cent mille écus de dot, vous m'en faites part; ce chiffre me va, j'accours. Il se trouve maintenant que la dot a diminué du tiers ; ça ne me va plus, et je me sauve.

MADAME GUIBERT.

Écoutez-moi donc!... La dot a diminué, soit, mais la jeune fille n'a pas changé. Elle est toujours jeune, jolie, spirituelle, bien élevée; ayant, enfin, tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un mari; et ce bonheur, le seul sérieux, le seul véritable, vous le repousseriez?...

ARTHUR, lui serrant le bras.

Mais ce que vous me proposez là, c'est un mariage d'inclination!...

MADAME GUIBERT.

Et quand cela serait?...

ARTHUR.

Oh!... mais vous ne connaissez donc pas encore mes théories là-dessus?

MADAME GUIBERT.

Quelles théories?

ARTHUR.

Je comprends parfaitement que, sous l'empire d'une passion irrésistible, un homme foule aux pieds l'ambition, la fortune, et épouse, sans dot, la femme dont il est amoureux;

Digitized by Google

mais, ce que je ne comprends pas... C'est qu'on devienne amoureux d'une femme qui n'a pas de dot!

MADAME GUIBERT.

Est-ce qu'on est le maître de ses sentiments?

ARTHUR.

Très-bien! Il ne s'agit que de le vouloir.

MADAME GUIBERT.

Dites donc tout de suite que vous n'avez pas de cœur!

ARTHUR.

Si fait! J'en ai même beaucoup. Seulement, j'ai encore plus de raison.

MADAME GUIBERT, avec impatience.

Voyons, je suppose que, dans un bal, vous rencontriez une jeune fille qui vous séduise à première vue. Admettez-vous cela?

ARTHUR.

Parfaitement.

MADAME GUIBERT.

Que ferez-vous?

ARTHUR.

Ce que j'ai déjà fait en pareille occasion : je m'informe tout d'abord de sa position dans le monde, de sa fortune présente et future; et, si le chiffre n'est pas celui que je me suis fixé, je mets autant de soin à la fuir, que j'en aurais mis à la rechercher dans d'autres conditions; je tâche de l'oublier, et je l'oublie.

MADAME GUIBERT.

Oh!

ARTHUR.

Mais n'allez pas vous figurer, pour cela, que j'épouserais une femme qui ne me plairait pas, sous prétexte qu'elle aurait de la fortune. Jamais de la vie!

MADAME GUIBERT.

C'est heureux!

ARTHUR.

Seulement, comme il y a autant de chance pour qu'une jeune fille, riche, soit aussi jolie, me plaise autant, et me rende aussi heureux qu'une autre qui n'a rien, je trouve beaucoup plus sensé de ne rechercher que les héritières, et de fuir les autres à toute vapeur; et c'est ce que je fais.

MADAME GUIBERT.

Ainsi, vous ne voulez pas même voir mademoiselle Morin!

ARTHUR.

Je m'en garderais bien! Elle n'aurait qu'à être charmante... ce seraient des regrets... Ah! si je m'écoutais, je ferais des folies; mais je ne m'écoute pas!... Au revoir, madame Guibert, sans rancune et à une autre fois!... (Il remonte et va sortir.

Digitized by Google

— Hortense traverse lentement la terrasse du fond, en arrosant des fleurs.)

ARTHUR, s'arrêtant court *.

Oh! la jolie personne!... madame Guibert!...

MADAME GUIBERT.

Hein?...

ARTHUR.

Est-ce que ce serait?...

MADAME GUIBERT.

Mademoiselle Hortense Morin ; oui, monsieur; c'est-à-dire la jeune fille que j'avais la bonté de vous destiner.

ARTHUR.

Ah! c'est-elle? (Il la regarde s'éloigner.)

MADAME GUIBERT, avec ironie.

Mais j'étais folle! Une malheureuse qui n'a que deux cent mille francs, cela ne saurait vous convenir.

ARTHUR, avec un soupir.

En effet, c'est fâcheux; car jamais je n'ai rencontré... En voilà une que je fuirai avec soin!... et tout de suite, encore. (Il remonte de nouveau. — S'arrêtant dans le fond.) Ah! il n'y a pas à dire, elle est délicieuse; une taille, une élégance!... (Redescendant.) Madame Guibert!...

MADAME GUIBEBT.

Tiens, vous n'êtes pas encore parti?

ARTHUR.

Non, je... je vous attends. Êtes-vous bien sûre que M. Morin vous ait dit son dernier mot?

MADAME GUIBERT.

Oh! il serait plutôt disposé à baisser d'une gamme qu'à monter d'un ton.

ARTHUR.

Alors, n'en parlons plus! mais c'est dommage!... Venez-vous, madame Guibert? (Il remonte.)

MADAME GUIBERT.

Me voilà.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MORIN, entrant par la première porte à droite **.

MADAME GUIBERT.

Au revoir, mon cher Morin!

MORIN, bas.

Vous ne me le présentez donc pas?

* Madame Guibert, Arthur.
** Madame Guibert, Morin, Arthur, *sur la terrasse.*

Digitized by Google

MADAME GUIBERT, de même.

Non... pas encore; mais je crois que ce n'est que partie remise.

MORIN.

Oh! ne vous pressez pas!

MADAME GUIBERT.

Monsieur Collin... (Elle lui prend le bras sur la terrasse.)

ARTHUR, à part *.

Et un père charmant... pas trop jeune... Ah! c'est dommage! (il sort avec madame Guibert.)

MORIN, les suivant des yeux.

Il paraît que mon chiffre l'aura refroidi, ce monsieur. Il me semble l'avoir déjà vu quelque part... Ah! oui, l'autre jour, chez Duval! Ah! il paraît que c'est le jour aux visites; voici une calèche qui s'arrête à la grille, et une jolie calèche, ma foi; une dame en descend... Tiens! je ne la connais pas... Un monsieur lui offre le bras... le docteur!... J'y suis! c'est sa femme qu'il nous amène. (Simon paraît au fond.)

SCÈNE VIII.

SIMON, MORIN.

MORIN.

Comment! seul? Il m'avait semblé que vous donniez le bras...

SIMON.

Oui, à ma femme, que je venais vous présenter; mais, ayant appris par mademoiselle Hortense que madame Morin est un peu souffrante, elle est allée d'abord la saluer.

MORIN.

Ah! très-bien.

SIMON.

J'espère que ce n'est rien de grave?

MORIN.

Je l'espère aussi... mais, c'est singulier : ma femme, qui n'est jamais malade, depuis quelque temps, elle a toujours quelque chose... des migraines... du malaise...

SIMON.

J'irai la voir, en vous quittant.

MORIN.

Ah çà! parlons un peu de vous; vous voilà donc marié, comme tout le monde, monsieur le réfractaire ?... Ah! je riais bien, jadis, quand vous vouliez me prouver que, gar-

* Morin, madame Guibert, Arthur.

Digitized by Google

çon, vous étiez si heureux, que vous n'aviez rien à gagner au ménage, et que vous ne vous marieriez jamais!

SIMON.

J'avais tort, monsieur Morin, je le reconnais.

MORIN.

Oui, vous aviez tort d'un côté; mais, d'un autre, vous aviez raison.

SIMON.

Comment?

MORIN.

Ah! il y a le revers de la médaille, et j'avoue, qu'aujourd'hui, un ménage est un vrai fardeau.

SIMON.

Oui, tout est bien cher, en effet, et la vie est montée à un diapason...

MORIN.

Auquel vous n'avez pas eu de mal à vous mettre, à ce que j'ai vu.

SIMON.

Que voulez-vous dire?

MORIN.

Une calèche... des chevaux...

SIMON, avec un peu d'embarras.

Ayant toujours eu un coupé pour faire mes visites...

MORIN.

Oh! des visites, entre nous, vous n'en faisiez guère : quelques-unes par-ci par-là, dans les grands cas... en amateur, en homme qui vise plus à l'Académie qu'à la fortune, et qui a bien raison... Travaillez-vous toujours beaucoup?

SIMON.

Oui, autant que possible.

MORIN.

Alors, le petit ruban rouge doit commencer à se dessiner dans un horizon prochain.

SIMON, avec une certaine émotion.

Oh! nous avons le temps!... puis, c'est là une ambition...

MORIN.

Une ambition bien légitime et que vous affichiez carrément autrefois.

SIMON, de plus en plus gêné.

Il est vrai; mais je me suis demandé, depuis, si le praticien qui combat chaque jour la maladie corps à corps, n'est pas, en somme, plus utile à l'humanité que le savant, qui n'agit pas.

MORIN

Sans compter qu'il gagne plus d'argent, le praticien.

Digitized by Google

SIMON, tirant sa montre.

Oui, et j'avoue que... Ah! mon Dieu! il faut que je vous quitte.

MORIN.

Vous plaisantez!... Qui vous presse?

SIMON.

Une affaire qui m'appelle à Paris.

MORIN.

Vous la remettrez bien pour nous.

SIMON.

Impossible! il s'agit d'une consultation.

MORIN.

Une consultation... Ah! oui, quarante francs, je comprends. Autrefois, vous faisiez des livres; maintenant, vous faites des visites.

SIMON.

Ah! ce n'est pas pour mon plaisir, allez!

MORIN.

Oh! je le sais bien! Ah! voici notre ami André.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANDRÉ, entrant du fond *.

SIMON.

Bonjour, cher ami, et au revoir!

ANDRÉ.

Vous partez déjà?

SIMON.

Oui, je suis pressé. Excusez-moi... (il remonte.) A propos, j'ai rencontré votre belle-sœur aux Pyrénées, d'où je reviens.

ANDRÉ.

En effet, elle est allée passer une saison...

SIMON.

Oh!... la saison ne sera pas longue.

ANDRÉ.

Que voulez-vous dire?

SIMON.

Elle est arrivée là-bas bien portante, et, si elle continuait, elle en reviendrait malade. Mais je crois avoir trouvé le remède de son mal, et j'ai résumé mon ordonnance en un seul mot : Paris!

ANDRÉ, inquiet.

Et vous croyez?...

* Simon, André, Morin.

Digitized by Google

SIMON.

J'espère que vous ne tarderez pas à la revoir.

MORIN.

Tant mieux; elle arrivera à temps pour assister... (il s'arrête.)

SIMON.

Pour assister à quoi?

MORIN.

Au fait, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien que vous le sachiez... Eh bien, au mariage de mademoiselle Lucie Morin avec...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LUCIE.

LUCIE, entrant par la deuxième porte à droite *.

Pardon, pardon, mon père; vous m'avez laissé jusqu'à ce soir pour me prononcer, et la journée n'est pas encore finie. Je vous ai dit que je voulais consulter mon parrain; et, si vous le permettez...

MORIN.

C'est trop juste... Allons, docteur, vous allez me présenter à madame Simon.

SIMON.

Et moi, je vais tâter le pouls à votre femme, en lui serrant la main. (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE XI.

LUCIE, ANDRÉ.

(Un temps de silence.)

LUCIE.

Mon parrain!

ANDRÉ.

Mon enfant?

LUCIE.

Vous ne me dites rien?

ANDRÉ.

Je t'attends. (Il s'assied à droite du guéridon.)

LUCIE.

Est-ce que vous m'en voulez?

ANDRÉ.

Et de quoi?

* André, Simon, Lucie, Morin.

Digitized by Google

LUCIE.

De ce que je ne vous ai pas parlé plus tôt d'un projet... Du reste, rien n'est encore décidé... J'ai voulu avoir votre avis, votre consentement.

ANDRÉ.

Mon consentement?

LUCIE, s'asseyant à gauche du guéridon.

Voyons, franchement, est-ce que ça ne vous fait pas un peu de peine que je me marie?

ANDRÉ.

J'avoue qu'au premier moment, l'idée d'une séparation... l'idée qu'à l'avenir, toi, que je tutoyais, toi, que je traitais comme une sœur, il me faudra t'appeler madame, et demander à ton mari la permission de te baiser la main... Oui, cela m'a causé d'abord une impression douloureuse... Mais, avec un peu plus de réflexion et un peu moins d'égoïsme, je ne puis que me réjouir de cette nouvelle.

LUCIE.

Ah! ça vous fait plaisir?

ANDRÉ.

Dame!... si tu te maries, c'est que tu crois que cette union doit te rendre heureuse.

LUCIE.

Heureuse!...

ANDRÉ.

C'est que tu aimes ton fiancé, n'est-ce pas?

LUCIE, résolûment, se levant.

Non, mon parrain.

ANDRÉ, se levant.

Ah! tu ne... Mais, sans l'aimer d'amour, tu n'as pas d'aversion contre lui?

LUCIE.

Non. Il est bien; il a de bonnes manières. Du reste, vous le connaissez, et c'est pour cela que...

ANDRÉ.

Je le connais?

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron de Maurienne.

LUCIE, bas.

C'est lui!...

ANDRÉ.

Lui?... (A part.) Lui!

GEORGES *.

Mademoiselle...

* Lucie, Georges, André.

Digitized by Google

LUCIE.

Monsieur, je vais prévenir mon père de votre arrivée, et je vous laisse avec M. André, mon parrain et mon meilleur ami. A ce double titre, j'ai dû le prévenir de ce qui se passe, lui demander son avis; et, comme j'ai en lui une entière confiance, ce qu'il me conseillera de faire, je le ferai. (Elle salue et sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

GEORGÉS, ANDRÉ.

GEORGES.

Si j'ai bien compris ce que je viens d'entendre, mon bonheur paraît ne plus dépendre que de vous, cher monsieur, et j'en suis ravi, car j'espère que cette alliance ne peut rencontrer d'opposition de votre part?

ANDRÉ.

Je viens d'apprendre à l'instant même, et le futur mariage de Lucie, et le nom de son prétendu. Cette brusque nouvelle, je dois l'avouer, m'a causé autant d'étonnement que d'émotion.

GEORGES, étonné.

Il n'y a pourtant là rien de bien surprenant : mademoiselle Morin aura bientôt vingt ans; il est donc tout naturel qu'on pense à la marier.

ANDRÉ.

En effet.

GEORGES.

Il est au moins aussi naturel que, de mon côté, je songe à en finir avec la vie de garçon. J'ajouterai que M. Morin a pris sur moi les renseignements les plus scrupuleux et qu'ils m'ont été favorables.

ANDRÉ.

M. Morin a dû s'enquérir de votre honorabilité, de votre position dans le monde, et il s'en sera tenu là.

GEORGES.

Il me semble, en effet...

ANDRÉ.

Moi, monsieur, si j'avais une fille, je voudrais aller au delà. Or, j'aime Lucie... comme j'aimerais ma fille... et je dois justifier la confiance qu'elle m'a témoignée.

GEORGES.

C'est-à-dire que vous voulez procéder, à mon égard, à une enquête nouvelle, et plus complète? Qu'à cela ne tienne!.. Interrogez-moi, je vous répondrai franchement. Du reste

Digitized by Google

vous me connaissez depuis longtemps déjà, et vous devez savoir que ma vie a été celle de tous mes égaux. J'ai fait quelques folies de jeune homme; j'ai joué un peu, j'ai perdu, j'ai payé, et je n'y suis plus revenu. (Baissant la voix.) Quant aux maîtresses, j'en ai eu, comme tout le monde, ni plus, ni moins.

ANDRÉ.

Et pour en venir au point où vous êtes, vous n'avez eu à briser aucun lien sérieux?

GEORGES.

Aucun.

ANDRÉ.

Enfin, votre cœur est complétement libre?

GEORGES.

Complétement... Et je puis même ajouter que je n'ai jamais eu d'attachement véritable.

ANDRÉ.

Ah!

GEORGES.

Je vous l'affirme. — Eh bien, monsieur, puis-je espérer... votre adhésion?...

ANDRÉ.

C'est un mot qui comporterait plus de sympathie que je n'en ai pour ce mariage.

GEORGES.

Pourquoi donc, monsieur?

ANDRÉ.

Pourquoi?... (Un vieux domestique paraît au fond.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur!...

ANDRÉ.

C'est toi, Joseph? Que me veux-tu?

JOSEPH, à mi-voix.

Monsieur, je viens de la part de madame Duval.

ANDRÉ.

Ma belle-sœur?... Elle est à Paris!

JOSEPH.

Madame est arrivée avec monsieur, il y a une heure environ. Elle a paru contrariée de ne pas vous trouver à la maison, et elle m'a chargé de vous apporter, à l'instant, cette lettre, qu'elle a écrite sur votre bureau.

ANDRÉ.

C'est bien! merci! (Le domestique sort.) Que peut-elle m'écrire?... Vous permettez, monsieur?

* Le domestique, André, Georges.

Digitized by Google

GEORGES.

Comment donc?

ANDRÉ, après avoir lu avec une émotion visible, tâchant de se contenir.

Vous m'avez trompé, monsieur!

GEORGES.

Moi?...

ANDRÉ.

Oui, tout au moins, vous vous êtes trompé vous-même; vous n'êtes pas libre... et votre mariage avec mademoiselle Morin est impossible.

GEORGES.

Impossible!... et pourquoi?...

ANDRÉ.

Parce que madame Duval ne le veut pas.

GEORGES.

Quoi!... monsieur... vous savez?...

ANDRÉ.

Je sais tout!... En échange d'un serment qu'elle a exigé de moi, elle avait consenti à s'éloigner de Paris; mais elle avait trop présumé de ses forces, et elle revient pour empêcher ce mariage à tout prix, fût-ce par un éclat qui la perdrait. Or, ce scandale serait aussi la honte et le désespoir de mon frère.. et, si vous n'avez pas respecté son honneur, vous respecterez, du moins, son repos.

GEORGES.

Ainsi, monsieur, vous prétendez vous opposer à ce mariage?

ANDRÉ.

Oui, monsieur.

GEORGES.

Et que ferez-vous, pour cela?...

ANDRÉ.

Mon devoir.

GEORGES.

C'est-à-dire que vous raconterez à M. Morin?...

ANDRÉ.

La vérité.

GEORGES.

Vous oubliez qu'il est un nom que vous ne pouvez prononcer... De quoi m'accuserez-vous donc?... d'avoir une liaison? Elle est rompue!... Prétendez-vous soutenir le contraire?.. Il faudra le prouver, monsieur... et vous savez bien que vous ne le pouvez pas!

ANDRÉ.

Ah! vous croyez?... Eh bien, monsieur, je vais confier cette lettre...

Digitized by Google

GEORGES, d'un air incrédule.

A M. Morin?

ANDRÉ, avec force.

A l'honneur de M. Morin ! (Fausse sortie.)

GEORGES.

Arrêtez! monsieur, arrêtez! Je me retire! (Avec effort.) Je renonce à la main de mademoiselle Morin!... Mais c'est vous qui me chassez, et vous me rendrez raison!...

ANDRÉ.

C'est vous qui me provoquez?... (Se contenant, avec beaucoup d'effort.) Je ne puis me battre avec vous... maintenant.

GEORGES.

Pourquoi donc, monsieur?...

ANDRÉ.

Parce que madame Duval ne le veut pas.

GEORGES.

Encore!... Êtes-vous donc son esclave?

ANDRÉ.

Oui, monsieur, vous l'avez dit, je suis son esclave; mais j'espère ne plus l'être longtemps. Il faut donc ajourner...

GEORGES.

Ajourner?...

ANDRÉ.

Ah! c'est cruel, sans doute, mais il paraît que c'est possible, puisque j'ai pu attendre jusqu'ici, moi! et que j'attends encore!

GEORGES, avec ironie.

C'est bien, monsieur! mais j'espère que vous n'abuserez pas de ma patience. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

HORTENSE, LUCIE, MORIN, ANDRÉ.

MORIN, entrant de la gauche avec Lucie.

Comment! il s'en va, le baron?...

ANDRÉ.

Pour ne plus revenir! Ce mariage était impossible.

LUCIE.

Quel bonheur! (Elle se jette dans les bras de son père.)

MORIN, l'embrassant.

Chère enfant! je n'en suis pas fâché non plus. — Pourtant, c'est bien étrange! et je dois, je veux savoir, au moins...

Digitized by Google

ANDRÉ, bas.

Plus tard ! quand nous serons seuls.

HORTENSE, de la porte de gauche.

Eh bien, à quand la noce?

LUCIE, gaiement.

Tout est rompu !

HORTENSE.

Patatras!... Allons, je ne me marierai jamais! (Elle se laisse tomber, les coudes sur le piano.)

MORIN.

Ce n'est pas une raison pour casser votre piano!...

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Un cabinet chez le docteur Simon : au fond, bureau et bibliothèque ; à gauche, causeuse, cheminée et porte ; à droite, deux portes ; les trois portes sont très-éclairées pour un bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, PIERRE.

PIERRE, entrant de la droite, première porte.

Des lumières, des tentures partout!... c'est magnifique! (il entre.) Il n'y a que votre cabinet qu'on n'a pas transformé. Ah çà! mon cher, puisque je suis arrivé le premier, pendant que ma femme parle chiffons avec la vôtre, j'ai bien envie de vous faire un peu de morale.

SIMON.

A moi! Et à quel propos?

PIERRE*.

Mais, à propos du bal princier que vous donnez ce soir. Savez-vous qu'un pareil bal est une grosse affaire?

SIMON.

Je le sais bien.

PIERRE.

On ne s'en douterait pas; et, entre nous, il me semble que vous allez un peu vite. (ils s'assoient sur la causeuse.)

SIMON.

C'est aussi mon avis. Mais, voyez-vous, dès qu'on a mis un pied dans le monde, il faut y entrer jusqu'ici... (il montre son cou.) Vers la fin de la saison, on se dit d'abord : Je donnerai un grand dîner, qui m'acquittera envers tout le monde. Et, le calcul fait de ses futurs convives, ce n'est pas un, mais quatre dîners qu'il faudrait donner. — Alors, on pense à se liquider par une petite soirée intime... puis, on se rappelle à temps qu'on va se faire des ennemis de tous ceux qu'on n'invitera pas, et on en vient forcément à une grande soirée. — Mais une grande soirée où l'on ne danse pas, c'est à périr d'ennui. — Eh bien, on dansera... et, dès qu'on danse, c'est un bal; et, par l'effet de la contagion, dès que c'est un bal, c'est un grand bal.

PIERRE.

C'est juste! (ils se lèvent.)

* Pierre, Simon.

Digitized by Google

SIMON.

Si encore en en était quitte à ce prix-là! Mais c'est une série de politesses réciproques, une suite de dépenses qui se tiennent comme les anneaux d'une chaîne. Un jour, poussé à bout, j'ai voulu la briser. — Renonçons au monde une fois pour toutes, m'écriai-je ; car il m'est impossible de répondre aux exigences de cette vie factice et surmenée!... — Si vous aviez pu voir l'étonnement de ma femme à ces paroles! On eût dit que je lui parlais chinois... et je vis bien qu'il n'y avait plus à y revenir.

PIERRE.

Pauvre garçon!

SIMON.

Ce n'est pas qu'elle vaille moins qu'une autre! Pas du tout! mais elle appartient à cette génération qui a déplacé les conditions du bonheur ; nées dans un temps de fièvre et d'agiotage, où la question n'est pas d'amasser de quoi vivre, mais de faire fortune du jour au lendemain, ces jeunes femmes se figurent, évidemment, que l'on vient au monde avec des habits sur le dos, du linge dans l'armoire et du pain dans le buffet. Pour elles, la vie matérielle n'est qu'un détail, c'est chose due; le nécessaire, c'est le superflu ; c'est là qu'elles font commencer la vie réelle. Les charges peuvent augmenter et les revenus s'amoindrir; mais leur budget diminuer, jamais! C'est du délire! Mais que faire à cela... lorsqu'en somme, on aime sa femme et qu'on veut la rendre heureuse?... Ce que j'ai fait pour la mienne; désespérant de lui faire comprendre ma raison, j'ai tâché de comprendre sa folie.

PIERRE.

C'est-à-dire que vous avez sacrifié à ses caprices votre avenir et une légitime ambition?

SIMON.

Heu! je ne sais même plus si c'est un sacrifice ; ma femme dit que rien ne prouve plus le talent d'un homme que les pièces de cent sous qu'il rapporte le soir au logis, et je crois que je finirai par être de son avis.

PIERRE.

Il ne manquerait plus que ça.

SIMON.

Mais vous, qui me grondez, vous sacrifiez aussi à votre femme et vos goûts et votre santé. Vous savez bien que la vie de Paris ne vous vaut rien.

PIERRE.

Mais vous savez aussi que l'air des Pyrénées ne vaut rien à Valentine. Que faire, alors?

Digitized by Google

SIMON.

Ce que nous faisons tous les deux, ce qui plaît à nos femmes!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME GUIBERT.

MADAME GUIBERT, première porte à droite*.

Eh bien, voilà comment vous faites les honneurs de chez vous?

SIMON.

Ah! madame Guibert! Comment, on arrive déjà! (Avec un sérieux comique.) Il n'est pourtant que onze heures et demie! Je vais m'excuser auprès de mes hôtes.

MADAME GUIBERT.

Oh! c'est inutile... Votre femme vous remplace... (Elle s'arrête.)

SIMON.

Avantageusement... Ne vous gênez pas.

MADAME GUIBERT.

J'ose dire, en tout cas, que c'est là une maîtresse de maison qui me fait honneur; car vous n'avez sans doute pas oublié que c'est à moi que vous devez...

SIMON.

Que je dois mon bonheur; oui, madame Guibert, c'est convenu.

MADAME GUIBERT.

Votre bonheur, et...

SIMON.

Comment, ce n'est pas encore tout?

MADAME GUIBERT.

Et votre fortune, monsieur.

SIMON.

Ma fortune? Ah! ça, c'est c'est autre chose, par exemple.

MADAME GUIBERT.

Estelle vous a apporté dix mille livres de rente.

SIMON.

Oui; mais comme elle m'en fait dépenser le triple environ...

MADAME GUIBERT.

Vous vous en plaignez? Elle vous a forcé par là à exploiter une mine d'or dont vous aviez à peine conscience.

* Pierre, Simon, madame Guibert.

Digitized by Google

SIMON.

Ah! si vous prenez la chose à ce point de vue-là!

MADAME GUIBERT.

Sans doute; et, grâce à votre femme, on ne parle plus que de vos cures merveilleuses, de votre clientèle toujours croissante... C'est-à-dire que je ne vous donne pas trois ans pour être aussi célèbre...

SIMON.

Qu'un charlatan?... Merci bien!

MADAME GUIBERT.

Ah! quel vilain mot! (Plusieurs invités traversent le cabinet; Pierre sort avec eux par la gauche; Simon, après avoir serré la main à Arthur, sort par la première porte à droite.)

SCÈNE III.

MADAME GUIBERT, ARTHUR.

MADAME GUIBERT.

Ah! c'est vous, monsieur Collin?

ARTHUR, d'un air un peu insouciant.

Oui; je n'ai pas voulu laisser perdre l'invitation que...

MADAME GUIBERT, appuyant.

Que vous m'avez priée de demander pour vous.

ARTHUR.

Ah! vous croyez que c'est moi qui?...

MADAME GUIBERT.

J'en suis sûre; et je puis même vous dire pourquoi vous me l'avez demandée.

ARTHUR.

Eh bien, pourquoi?

MADAME GUIBERT.

Parce que vous saviez que mademoiselle Hortense Morin serait ici.

ARTHUR.

Moi?...

MADAME GUIBERT.

Ne rougissez donc pas comme ça, et avouez tout de suite la vérité.

ARTHUR.

Eh bien, oui, là! C'est lâche, et j'en suis honteux moi-même; mais c'est plus fort que moi; je suis pris, madame Guibert.

MADAME GUIBERT.

Qu'avez-vous donc fait de vos fameuses théories?...

Digitized by Google

ARTHUR.

Oh! j'ai essayé de les mettre en pratique; car je soutiens qu'elles sont bonnes. Oui, j'ai voulu la fuir, j'ai voulu... mais je n'ai pas pu. Je ne cherche, au contraire, que les occasions de la revoir, de lui parler!... Enfin, je suis pris, madame Guibert.

MADAME GUIBERT.

Et l'amour vous a-t-il rendu plus raisonnable, plus conciliant à l'endroit des chiffres?...

ARTHUR.

J'ai déjà fait un pas, vous le savez. J'ai baissé mes prétentions de cinquante mille francs... espérant que M. Morin ferait un pas de son côté, et monterait d'autant.

MADAME GUIBERT.

Oh! je vous ai dit que M. Morin était inflexible sur ce chapitre. Et, si vous avez toujours les mêmes prétentions... il est inutile de me faire perdre mon temps.

ARTHUR.

Calmez-vous, madame Guibert; je comprends que, du moment que ça tourne au mariage d'inclination, je dois en subir les conséquences.

MADAME GUIBERT.

Ainsi, vous vous contenterez?...

ARTHUR.

De ces misérables deux cent mille francs... Oui, madame Guibert; mais, dans ces conditions-là, je ne peux plus être agent de change.

MADAME GUIBERT.

Ah! mais, pardon; M. Morin ne voudra plus d'un gendre qui n'aura pas de profession.

ARTHUR.

Je l'ai bien pensé... et comme je suis licencié en droit, comme j'ai travaillé chez l'avoué pendant le temps voulu... malgré ma répugnance pour cette honorable profession... je me ferai avoué... par amour.

MADAME GUIBERT.

Vous êtes charmant!

ARTHUR.

Dites donc que je suis stupide!... car ce que je fais là est absurde! Mais elle est si jolie!...

MADAME GUIBERT.

Ainsi, je puis faire la demande dès ce soir?...

ARTHUR.

C'est-à-dire que je vous en prie! Voilà où j'en suis tombé!...

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MORIN, LUCIE, HORTENSE, entrant par la première porte à droite.

MADAME GUIBERT.

Voici justement Morin et ses filles. (Elle va au-devant d'eux*.)

ARTHUR.

Elle!... Oh! plus charmante que jamais!... Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder le premier quadrille?

HORTENSE.

Mais certainement, monsieur! avec le plus grand plaisir!

ARTHUR, lui prenant le bras.

Je n'espérais pas être aussi heureux!

HORTENSE.

Oh! j'ai bien fait quelques passe-droits en votre faveur.

ARTHUR.

Vraiment! Vous saviez donc que je viendrais ici?

HORTENSE.

Vous me l'avez répété dix fois, l'autre soir, chez madame Roger.

ARTHUR.

Et vous ne l'avez pas oublié?...

HORTENSE.

Vous le voyez bien.

ARTHUR, à part.

Elle est adorable! (Sortant.) Dépêchez-vous, madame Guibert! (Il sort avec Hortense par la première porte de droite.)

SCÈNE V.

LUCIE, MADAME GUIBERT, MORIN.

(Lucie et Morin viennent s'asseoir sur la causeuse.)

MADAME GUIBERT.

Oh! la jeunesse, comme c'est beau!... quand elle consent à être jeune. Mon cher Morin, qu'est-ce que vous avez donc? Vous avez l'air tout maussade.

MORIN.

Ça vient, sans doute, de ce que je suis de mauvaise humeur.

MADAME GUIBERT.

A quel propos?...

* Arthur, Hortense, Lucie, Morin, madame Guibert.

Digitized by Google

MORIN, se levant, bas.

Une tuile qui me tombe sur la tête! Enfin, ne parlons plus de ça.

MADAME GUIBERT.

Est-ce que madame Morin n'est pas ici?

MORIN.

Ma femme?... Il ne manquerait plus que ça!

MADAME GUIBERT.

Que voulez-vous dire?

MORIN.

Je vous conterai ça plus tard.

MADAME GUIBERT.

Moi, j'ai à vous parler tout de suite.

MORIN.

C'est que je suis bien mal disposé...

MADAME GUIBERT, lui prenant le bras.

Une bonne nouvelle à vous apprendre...

MORIN.

Alors, ça fera diversion. (Ils remontent et sortent par la deuxième porte à droite.)

LUCIE, seule.

Il n'est pas ici!... J'espérais pourtant qu'il viendrait! (Elle reste pensive. André entre de la droite, première porte.)

SCÈNE VI.

LUCIE, ANDRÉ.

ANDRÉ, à Lucie.

Bonsoir, Lucie!

LUCIE, avec un cri de joie, se levant.

Ah! bonsoir, André!

ANDRÉ.

Que fais-tu donc là? tu ne danses pas?...

LUCIE.

Non!

ANDRÉ.

Serais-tu souffrante?

LUCIE.

Nullement.

ANDRÉ.

Alors, pourquoi ne danses-tu pas?

LUCIE.

On ne m'a pas invitée.

ANDRÉ.

Voilà qui fait peu d'honneur au goût de ces messieurs... et

Digitized by Google

si je ne craignais pas, en voulant réparer leur bévue, de t'imposer une corvée, je te demanderais...

LUCIE.

Quoi donc?

ANDRÉ.

Tu ne divines pas? C'est la meilleure manière de me prouver que le temps de la danse est passé pour moi.

LUCIE.

Oh! pardonnez-moi, mon ami; mais, comme je ne vous ai jamais vu danser avec personne, je n'aurais pas osé espérer cette exception en ma faveur.

ANDRÉ.

Vrai? Tu veux bien danser avec un personnage aussi antique et solennel?

LUCIE.

Que vous êtes donc étrange de répéter sans cesse que vous êtes vieux; il n'y a que vous qui le dites!

ANDRÉ.

Les autres se contentent de le penser.

LUCIE.

Moi, je ne le dis, ni ne le pense.

ANDRÉ.

Enfin, tu ne peux pas nier que j'aie quinze ans de plus que toi?

LUCIE.

Si, vraiment: vous avez trente cinq ans, et j'en en ai vingt; mais vous n'avez pas quinze ans de plus que moi.

ANDRÉ.

Ah! pourtant, le calendrier...

LUCIE.

Il ne sait pas ce qu'il dit, le calendrier!

ANDRÉ.

Tu as peut-être raison; et je vais tâcher de te donner gain de cause, en dansant comme un jeune homme. (Il sort avec elle, première porte à droite. — Pendant qu'ils remontent, Morin et madame Guibert sont entrés du côté opposé.)

SCÈNE VII.

MADAME GUIBERT, MORIN.

MORIN.

Oui, j'entends bien; M. Collin est amoureux d'Hortense, et il se contentera de deux cent mille francs. Mais il ne faut plus penser à ce chiffre-là!

Digitized by Google

MADAME GUIBERT.

Comment, vous ne voulez plus donner?...

MORIN.

Il ne s'agit pas de vouloir, mais de pouvoir...

MADAME GUIBERT.

Auriez-vous eu des revers de fortune?

MORIN.

Pas le moins du monde; et, pourtant, je suis forcé de réduire la dot de mes filles.

MADAME GUIBERT.

Mais pourquoi? comment?...

MORIN.

Ah! ne m'en parlez pas! je n'en sais rien moi-même!

MADAME GUIBERT.

Enfin, à quel chiffre nous réduisez-vous?

MORIN.

A quel chiffre?... Eh bien, quatre cent mille francs, divisés par...

MADAME GUIBERT.

Divisés par deux?...

MORIN, à part, en haussant les épaules.

Par deux!

MADAME GUIBERT.

Ça fait...

MORIN.

Ça fait cent trente-trois mille, trois cent trente-trois francs, trente-trois centimes. Voilà.

MADAME GUIBERT.

Ah! mon Dieu! est-ce que par hasard?...

MORIN, à part.

Oh! oui, par exemple!

MADAME GUIBERT.

Madame Morin, qu'on ne voit plus depuis quelque temps...

MORIN, à part.

Elle n'ose plus se montrer, la malheureuse!

MADAME GUIBERT.

Enfin, ce chiffre bizarre... c'est bien cela! La somme que vous destiniez à vos filles, d'abord divisée par deux, est maintenant...

MORIN.

Est maintenant divisée par trois; oui, madame Guibert!

MADAME GUIBERT, se récriant.

Ah! monsieur Morin!... (Riant.) Recevez, du reste, tous mes compliments.

MORIN.

Ah! n'abusez pas de ma position; je suis déjà bien assez malheureux de mon bonheur! (Il va s'asseoir sur la causeuse.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HORTENSE, ARTHUR.

(Le quadrille finit pendant cette scène. — Arthur et Hortense rentrent de la droite.)

ARTHUR, apercevant madame Guibert ; il est très-animé *.

Eh bien, avez-vous fait la demande?

MADAME GUIBERT.

C'est que je dois vous dire, d'abord...

ARTHUR.

Comment, ce n'est pas encore fini? Mais dépêchez-vous donc, madame Guibert. (Allant à Hortense.) Mademoiselle, vous savez que vous avez daigné me promettre la prochaine mazurka...

HORTENSE, gaiement.

Et je ne pense nullement à retirer ma parole.

MADAME GUIBERT, à part.

Il faut pourtant que je lui dise...

ARTHUR, bas, à madame Guibert.

Je suis le plus heureux des hommes!

MADAME GUIBERT.

Il faut que je vous parle à l'instant. (On entend le prélude de la valse.)

ARTHUR.

La ritournelle!... Oh! plus tard! plus tard! (Il sort avec Hortense.)

MADAME GUIBERT.

Ah! ma foi, tant pis pour lui! (Pierre Duval entre, par la gauche, avec un invité, qui cause un instant avec lui et sort par la droite.)

SCÈNE IX.

MORIN, MADAME GUIBERT, PIERRE DUVAL.

MORIN, à madame Guibert.

Madame Guibert, vous ferez part de la nouvelle à notre amoureux. Ne perdez pas de temps, car s'il doit se retirer; j'aime mieux que ce soit tout de suite.

MADAME GUIBERT, s'asseyant à côté de lui.

Et vous avez raison.

MORIN, gravement.

A propos, madame Guibert, qu'est-ce que Lucie vous a donc fait?

* Morin, Hortense, Arthur, madame Guibert.

Digitized by Google

MADAME GUIBERT.

A moi, la chère enfant ?

MORIN.

Dame! il y a je ne sais combien de temps que vous ne m'avez pas proposé le plus petit mari pour elle.

MAMAME GUIBERT, appuyant.

En effet, pas depuis la rupture de son mariage avec M. de Maurienne.

MORIN, à Pierre Duval.

Ah! mon Dieu, de quel air elle dit ça!

MADAME GUIBERT.

C'est que je dois vous avouer que, depuis ce jour-là, les prétendants se sont complétement éloignés.

MORIN.

Un hasard, sans doute.

PIERRE, qui s'est rapproché.

Il est certain que Lucie n'est pas faite pour mettre les amoureux en fuite.

MADAME GUIBERT.

Assurément. Aussi, n'est-ce pas au hasard seul qu'il faut attribuer cette désertion.

MORIN, plus sérieux.

Et à quoi donc, s'il vous plaît?

MADAME GUIBERT.

Eh! il paraît que M. de Maurienne aurait donné à entendre et aurait surtout laissé dire que c'était lui qui avait rompu.

MORIN, se levant *.

Lui?... Mais ce n'est pas vrai! C'est moi qui l'ai remercié. Quand je dis moi, c'est André, mais avec mon autorisation.

PIERRE, étonné.

André ?... Par quel hasard ?...

MORIN.

Lucie l'a consulté sur ce mariage, et il m'a déclaré qu'il était impossible.

MADAME GUIBERT, se levant.

Pour quelle raison?

MORIN.

Il paraît que M. de Maurienne avait une intrigue... avec une femme mariée...

PIERRE.

Ah!... Et comment André se trouve-t-il mêlé à tout cela?

MORIN.

Je n'en sais rien. Enfin, M. de Maurienne se croyait libre,

* Madame Guibert, Pierre, Morin.

Digitized by Google

sans doute, tandis qu'il était plus enchaîné que jamais; car la dame en question menaçait de faire un esclandre si le mariage avait lieu. (André paraît.) J'ai demandé à André s'il était bien sûr de tout cela, et il m'a répondu... (Appuyant.) qu'il en avait la preuve entre les mains.

PIERRE.

Quelle preuve ?

MORIN.

Une lettre de cette femme.

MADAME GUIBERT.

Cette lettre, l'avez-vous lue?

MORIN.

Non : tant qu'il ne s'est agi que de me former une conviction, la parole d'André m'a suffi. Mais maintenant qu'il s'agit de ma fille, que sa réputation est attaquée, oh! maintenant c'est autre chose! Cette preuve, il me la faut, et je l'aurai! (Il se trouve en face d'André, qui est en scène depuis quelques instants, et a pris part à l'action par son anxiété croissante.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDRÉ *.

ANDRÉ.

Il faudrait me dire, d'abord, l'usage que vous en voulez faire, monsieur Morin.

MORIN.

Comment, ce que j'en veux faire? Je veux m'en servir pour confondre la calomnie et prouver l'innocence de mon enfant.

ANDRÉ **.

Lucie ne peut être sérieusement compromise.

MORIN.

Mais c'est déjà beaucoup trop qu'elle le soit un peu, quand elle ne doit pas l'être du tout.

ANDRÉ.

Des bruits sans fondement tombent forcément d'eux-mêmes peu à peu; et vous oubliez sans doute que vous ne pouvez les réduire au silence qu'en perdant de réputation...

MORIN.

Une femme déjà perdue d'honneur!

ANDRÉ.

En déshonorant son mari...

* Madame Guibert, Pierre, Morin, André.
** Madame Guibert, Pierre, André, Morin.

Digitized by Google

MORIN.

Un mari bafoué, ridicule, qui, grâce à moi, ne le sera plus !

ANDRÉ.

Comment?

MORIN.

Il se vengera, parbleu! Il tuera son rival... et c'est moi qui serai son témoin!

ANDRÉ.

La colère vous égare, monsieur Morin ; vous feriez là une mauvaise action ; mais vous ne la commettrez pas.

MORIN.

Qui donc m'en empêchera?

ANDRÉ.

Moi. Ce scandale ne peut éclater que si je parle... et je me tairai. (Il va s'asseoir à droite.)

MORIN *.

Voilà bien le monde!... Et il faut avouer qu'il a d'étranges ménagements. Une femme trompe son époux ; tout le monde le sait, et tout le monde se fait son complice. On semble l'entourer et se placer entre elle et son mari, comme pour empêcher la vérité d'arriver jusqu'à lui. Mais qu'une jeune fille soit, non pas dénoncée, mais indignement calomniée, aussitôt le vide se fait autour d'elle, et c'est à qui la désertera le premier... Mais vous n'êtes pas de ces gens-là, André; et je ne puis croire encore, qu'entre la femme coupable et la jeune fille innocente, un homme comme vous puisse hésiter!

PIERRE **.

Morin a raison, mon ami. Et puis, prends garde; maintenant qu'une partie du secret a transpiré, on cherchera quelle peut être cette femme. Trompée par des apparences, par de faux indices, l'opinion pourra faire fausse route. Et, veux-tu, pour sauver une femme coupable, laisser compromettre une honnête femme? Eh! mon Dieu! la mienne comme une autre?

MORIN, se récriant ***.

Ma pupille! Allons donc!

PIERRE.

Pourquoi pas? M. de Maurienne a vécu longtemps dans notre intimité ; et il n'en faut pas plus à la malveillance pour se livrer à des suppositions injurieuses.

* Madame Guibert, Pierre, Morin, André.
** Madame Guibert, Morin, Pierre, André.
*** Morin, madame Guibert, Pierre, André.

Digitized by Google

MADAME GUIBERT, subitement. Elle se lève.

Mais permettez, vous vous donnez là bien du mal inutilement... Et M. André peut garder son secret tant qu'il voudra, nous n'en avons plus besoin!

PIERRE, MORIN ET ANDRÉ.

Comment?

MADAME GUIBERT.

Cette dame a menacé, dites-vous, de faire un éclat si M. de Maurienne se mariait?...

MORIN.

Eh bien, est-ce qu'il se marie?

MADAME GUIBERT.

Oui.

ANDRÉ.

Il se marie?...

MADAME GUIBERT.

Et, cette fois, sans mon intermédiaire, je vous prie de le croire. Il aura sans doute voulu trouver une femme qui ne craignît pas le scandale, et il ne pouvait mieux s'adresser; car il épouse, dans quinze jours, mademoiselle Césarine Turquet.

PIERRE.

Allons donc! vous oubliez que c'est l'ancienne maîtresse de lord Asthon!

MADAME GUIBERT.

Qui lui a laissé deux millions...

MORIN.

C'est complet!

MADAME GUIBERT.

Ce mariage ne tardera pas à être officiel, et notre belle jalouse ne peut manquer de se trahir en l'apprenant.

MORIN.

Oui! vous avez raison! Et, pour que la nouvelle lui arrive plus vite, je vais l'annoncer à son de trompe à tout le monde, à tous ceux que je rencontrerai!

SCÈNE XI.

MADAME GUIBERT, PIERRE, VALENTINE, MORIN, ANDRÉ, INVITÉS.

MORIN, apercevant sa pupille.

Ah! Valentine! tu ne sais pas la nouvelle?

ANDRÉ, bas à Morin.

Arrêtez! malheureux!

MORIN.

Pourquoi donc?...

Digitized by Google

ANDRÉ.

Vous la perdez!

MORIN.

Quoi!... c'était?...

ANDRÉ.

Silence!

MORIN, à part.

Valentine!

PIERRE.

Eh bien! qu'avez-vous donc, Morin?...

MORIN.

Moi?... Rien! oh! rien du tout! la chaleur!... oh! quelle chaleur! (Il tombe dans un fauteuil.)

ANDRÉ *.

En effet, on étouffe ici... et il fait moins chaud dans la salle de jeu... (Cherchant à l'entraîner.) Viens-tu, Pierre?

PIERRE.

Eh! que diable, tu me permettras bien d'apprendre à ma femme la fameuse nouvelle.

ANDRÉ.

Bah! tu as bien le temps!

VALENTINE.

Quelle nouvelle?

PIERRE.

Le mariage de M. de Maurienne avec mademoiselle Césarine Turquet! (Anxiété de Morin et d'André**.)

VALENTINE, froidement.

Je le sais, mon ami.

PIERRE.

Comment! déjà?...

VALENTINE.

On me l'a appris tout à l'heure.

MORIN.

Ouf!

PIERRE.

Et cela ne t'a pas étonnée?...

VALENTINE.

Étonnée!... Oui, beaucoup; le pauvre garçon fait là une bien belle affaire... Ah! nous l'avions mal jugé!

PIERRE.

C'est-à-dire que ce n'est pas croyable.

VALENTINE.

C'est pourtant bien réel.

* Madame Guibert, Valentine, Pierre, André, Morin.
** André, Valentine, Pierre, madame Guibert, Morin.

Digitized by Google

PIERRE.

Ah! tu es bien sûre?...

VALENTINE.

On m'avait dit cela, tout à l'heure ; comme vous, je refusais d'y croire ; mais je viens de l'interroger lui-même à ce sujet; c'est bien exact.

PIERRE.

Comment, il est ici ?...

VALENTINE.

Oh! très-bien. Il n'a jamais eu plus d'aplomb!

MADAME GUIBERT, descendant.

Dame! maintenant... il n'a plus autre chose à faire qu'à payer d'audace.

MORIN, qui s'est levé.

Parbleu ! je suis curieux de le voir... Venez-vous, Duval?

PIERRE.

C'est à confondre, ma parole d'honneur ! (Au moment où ils vont sortir, un garçon passe avec un plateau.

MORIN.

Ah! ce n'est pas de refus! (Il boit deux verres d'eau coup sur coup.) Merci!

PIERRE.

Quelle soif!

MORIN.

Oui!... j'ai eu... chaud !... (Ils sortent par la droite ; les invités s'éloignent peu à peu.)

SCÈNE XII.

ANDRÉ, VALENTINE.

ANDRÉ.

Vous avez sur vous-même un prodigieux empire, madame... et j'en bénis le ciel!

VALENTINE.

Moi! monsieur?...

ANDRÉ.

Mais... ce visage impassible... ce calme, enfin... ne serait-il que le précurseur de l'orage?

VALENTINE.

Ah!... je comprends... Ne craignez rien, monsieur. On ne peut être jaloux d'une pareille créature.

ANDRÉ, frappé d'une idée.

C'est vrai!

VALENTINE,

J'espère arriver bientôt à une indifférence, à un oubli com-

Digitized by Google

plets. En attendant... ah! je ne saurais vous dire à quel point je le méprise!

ANDRÉ, à part.

Enfin! (Haut.) Mais, en reprenant votre cœur, croyez-vous donc avoir tout fait?...

VALENTINE.

Non! je sais que l'avenir seul pourra, non pas effacer, mais atténuer ma faute. Aussi, tout ce qu'une femme, pénétrée d'un vrai repentir, peut faire pour expier ses torts, je le ferai! La vie parisienne ne convient pas à votre frère; nous quitterons Paris pour toujours. Et, comme il ne vivait ici que pour moi... je ne vivrai là-bas que pour lui... je vous le jure! (André, après un moment d'hésitation, lui tend la main; elle la prend avec reconnaissance. Georges paraît à droite. Il la salue profondément. Elle le regarde sans émotion, comme un étranger, et sort par la gauche.)

ANDRÉ, apercevant Georges.

Lui! (Il va voir si personne ne vient, puis redescend près de Georges.)

SCÈNE XIII.

ANDRÉ, GEORGES.

ANDRÉ.

Vous ici, monsieur?...

GEORGES.

Ma présence vous étonne?...

ANDRÉ.

Non, pas trop! Quand on a le courage de certaines actions, on doit en avoir aussi... l'audace.

GEORGES.

Vous voulez sans doute parler...

ANDRÉ.

De l'affaire qui va se conclure entre vous et mademoiselle Turquet. Oui, monsieur.

GEORGES.

L'affaire! Le mot est dur.

ANDRÉ.

Je pourrais dire, en effet, le mariage de convenances.

GEORGES.

Ah! monsieur!

ANDRÉ.

Il me semble que, si vous ne vous trouviez pas dignes l'un de l'autre, vous ne vous épouseriez pas.

GEORGES.

Brisons là, monsieur!... si c'est une querelle que vous me cherchez, je vous ai provoqué déjà, et c'est vous qui avez refusé de vous battre... je ne sais sous quel prétexte.

Digitized by Google

ANDRÉ.

Un prétexte? Non, monsieur, mais une raison plus forte que ma volonté.

GEORGES.

Je vous avoue que je n'ai jamais bien compris...

ANDRÉ.

Vous allez comprendre... Une femme .. qui vous aimait, alors, (Appuyant.) s'était placée entre vous et moi. Voilà pourquoi je n'ai pas relevé votre insolent défi; car, Dieu me pardonne! c'est vous qui avez eu l'impudence de me provoquer! Et comprenez-vous maintenant ce que j'ai dû souffrir?... Moi qui n'ai jamais aimé que deux êtres au monde, mon frère et ma filleule, il me fallait vous voir déshonorer l'un et vous faire un jouet du bonheur de l'autre, sans pouvoir venger tant d'affronts! Et je ne le pouvais pas, parce que cette femme vous aimait!... Vous, vous avez cru, sans doute, que cet amour serait éternel; mais vous ne connaissez pas assez le cœur humain, monsieur! Là où le mépris commence, la jalousie perd ses droits. Or, maintenant, on vous méprise, vous en avez eu la preuve tout à l'heure; c'est vous dire assez que je suis libre... et que nous pouvons enfin régler nos comptes!

GEORGES.

Quand vous voudrez, monsieur!

PIERRE, en dehors, à gauche.

Je suis décavé; qui veut ma place?...

ANDRÉ.

Mon frère! A demain, monsieur!

GEORGES.

A demain! (Il sort par la droite.)

ANDRÉ, allant à Pierre, qui entre, et lui serrant les mains avec effusion.

Mon frère! mon frère!

SCÈNE XIV.

ANDRÉ, PIERRE, puis MADAME GUIBERT, ARTHUR.

PIERRE*.

Eh bien, qu'est-ce qui te prend donc?

ANDRÉ.

Moi? Je ne sais, la musique, la valse; car j'ai valsé... oui, tout cela me monte à la tête... enfin, je suis content, je suis heureux. et je vais danser le cotillon! Viens-tu me faire vis-à-vis?... (Il entraîne son frère.)

* Pierre, André.

Digitized by Google

PIERRE, en sortant par la droite.

Tu deviens fou, ma parole d'honneur! (Arthur paraît à droite, deuxième porte; madame Guibert à gauche*.)

MADAME GUIBERT.

Ah! enfin, le voici!

ARTHUR, entrant précipitamment.

Eh! arrivez donc, madame Guibert, je vous cherchais partout!

MADAME GUIBERT.

Moi aussi, pour vous dire...

ARTHUR.

Ah! madame Guibert, si vous saviez! Que d'esprit, de grâces, de charmes!... J'en suis fou, madame Guibert, et, vrai, je crois que je l'épouserais sans dot!

MADAME GUIBERT.

Ça se trouve bien!

ARTHUR.

Hein?

MADAME GUIBERT.

Mon ami, je vois qu'il n'y a pas une minute à perdre, et il est de mon devoir de tout vous dire, pendant que vous pouvez encore vous retirer honorablement...

ARTHUR.

Me retirer, moi?... Allons donc! Mais dites toujours.

MADAME GUIBERT.

Eh bien, M. Morin se trouve obligé de diminuer d'un tiers la dot de ses enfants.

ARTHUR.

Comment! diminuer? Encore?...

MADAME GUIBERT.

Enfin il est forcé de partager le total, non plus en deux, mais en trois... vous comprenez?

ARTHUR.

Ah! voilà donc ce qu'il appelait des espérances!

MADAME GUIBERT.

Je sais ce qui me reste à faire... et je vais...

ARTHUR.

Arrêtez! ou plutôt allez, madame Guibert, allez faire la demande!

MADAME GUIBERT.

Comment!...

ARTHUR, tombant sur la causeuse.

Je serai commissaire priseur!

* Arthur, madame Guibert.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

A Saint-Germain, chez Morin : portes au fond; à gauche, piano contre une fenêtre; à droite, guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME GUIBERT, HORTENSE.

HORTENSE.

Commissaire priseur!... commissaire priseur, avec une quinzaine de mille francs par an!... Ah! mon Dieu!

MADAME GUIBERT.

Eh bien! que décidez-vous?...

HORTENSE.

Ah! décider... décider... J'ai pour M. Collin beaucoup d'estime, de sympathie; enfin, je le trouve charmant; mais, que voulez-vous!... toutes les jeunes femmes que je connais disent, qu'à Paris, on ne peut plus vivre en ménage à moins de trente mille francs par an.

MADAME GUIBERT.

C'est vrai, si vous voulez parler de la vie du monde; d'une vie toute remplie de besoins imaginaires.

HORTENSE.

Dame! si vous faites consister le bonheur à pouvoir manger, boire et se chauffer... il est bien plus simple de se jeter à l'eau tout de suite; comme ça, on n'a plus besoin de rien.

MADAME GUIBERT.

Voyons, voyons, l'aimez-vous?...

HORTENSE, hésitant.

Oui.

MADAME GUIBERT.

Commissaire priseur?

HORTENSE, franchement.

Oui!!

MADAME GUIBERT, haussant les épaules.

Alors, bénissez le hasard, qui vous traite en enfant gâtée.

HORTENSE.

Comment?...

MADAME GUIBERT.

En venant ici, j'avais affaire chez mon notaire, qui est aussi celui de M. Collin; et là, j'ai appris que son oncle est mort subitement, en lui laissant toute sa fortune.

HORTENSE.

Est-il possible?

Digitized by Google

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. Arthur Collin demande s'il peut parler à madame Guibert en particulier?

MADAME GUIBERT.

Faites-le entrer. Vous, mon enfant, vous ne savez rien...

HORTENSE.

Mais, pourquoi?...

MADAME GUIBERT.

Parce que vous ne devez rien savoir... (Hortense sort par la gauche.)

SCÈNE II.

ARTHUR, MADAME GUIBERT.

ARTHUR, entrant vivement du fond *.

Ah! pourvu que j'arrive à temps!... La voilà!

MADAME GUIBERT.

Bonjour, mon ami!... Qu'y a-t-il?...

ARTHUR, essoufflé.

Cette nuit, M. Morin étant parti du bal, quand vous alliez lui adresser ma demande, je vous ai priée d'aller le trouver à Saint-Germain, dès le matin.

MADAME GUIBERT.

Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps?

ARTHUR.

Oui, mais... la demande, vous ne l'avez pas encore faite, n'est-ce pas?...

MADAME GUIBERT.

Pourquoi me demandez-vous cela?

ARTHUR.

Parce que!...

MADAME GUIBERT.

Est-ce que vous vous seriez ravisé?

ARTHUR.

Je ne dis pas cela... Mais il s'est passé bien des choses depuis hier.

MADAME GUIBERT.

Quoi donc?

ARTHUR.

Mon oncle... vous savez, mon oncle de Toulouse, cet excellent oncle, dont je suis le seul héritier?

MADAME GUIBERT, à part.

Nous y voilà! (Haut.) Eh bien?...

* Madame Guibert, Arthur.

Digitized by Google

ARTHUR.

Eh bien, j'apprends qu'il a succombé à une attaque de goutte... et savez-vous ce qu'il me laisse ?...

MADAME GUIBERT.

Des regrets bien naturels.

ARTHUR.

Oui, et huit cent mille francs, madame Guibert!

MADAME GUIBERT.

C'est un beau chiffre.

ARTHUR.

Superbe! Et vous comprenez qu'avec une pareille fortune...

MADAME GUIBERT.

Est-ce que vous songeriez à reprendre votre parole?

ARTHUR.

Non, vous dis-je... Je suis toujours amoureux... je veux toujours épouser... mais, faisant maintenant un mariage d'inclination... de première classe, je veux au moins être sûr d'être aimé pour moi-même; enfin, je veux bien faire une folie, mais je ne veux pas faire une sottise.

MADAME GUIBERT.

Cette nuit encore, vous paraissiez si certain d'être aimé!

ARTHUR.

Oui! C'était suffisant pour ma position d'alors; mais, aujourd'hui, j'ai le droit d'en demander un peu plus... et je veux interroger le cœur d'Hortense.

MADAME GUIBERT.

Je n'ai rien à objecter à cela, et je vais la chercher.

ARTHUR, vite, la faisant passer *.

Oh! non, pas vous, madame Guibert, pas vous! Ce n'est pas que je vous croie capable de me trahir par méchanceté... ah! Dieu, non! Mais pour faire aboutir un mariage, je vous crois capable de tout. Du reste, la voici... asseyez-vous là, et prenez un journal.

MADAME GUIBERT, à part.

Quel bonheur que je l'aie prévenue! (Elle s'assied.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, HORTENSE.

HORTENSE**.

Monsieur... à quel heureux hasard devons-nous votre aimable visite?

* Arthur, madame Guibert.

** Hortense, Arthur, madame Guibert.

Digitized by Google

ARTHUR, d'un air demi-solennel.

Mademoiselle, j'irai droit au fait. Je vous aime, vous le savez, et, de votre côté, vous avez daigné encourager un peu cet amour... Mais plus soucieux encore de votre bonheur que du mien, j'ai cru de mon devoir de vous faire envisager d'avance l'avenir qui vous attend, si vous consentez à être ma femme.

HORTENSE, étonnée.

Mais, monsieur, cet avenir n'a rien qui m'effraye.

ARTHUR.

C'est que vous ignorez encore que je ne puis plus être ni agent de change, ni même avoué. Aujourd'hui, mes vœux sont ceux d'un simple commissaire priseur. (Signe négatif de madame Guibert.)

HORTENSE.

Une profession charmante et des plus honorables.

ARTHUR.

Oui, sans doute, mais aussi des plus aléatoires. Il ne faut donc plus penser à cette vie de luxe et d'élégance...

MADAME GUIBERT, par signes, à Hortense.

Si... si...

HORTENSE.

Oh! je n'y tiens nullement, monsieur.

ARTHUR, avec joie.

Ah!... Vous ne...

HORTENSE.

Rien ne vaut pour moi les charmes de la vie privée.

ARTHUR.

Vraiment!

HORTENSE.

Mais, comme on peut se lasser de tout, même du bonheur le plus complet, si nous voulons, — un jour, — plus tard, — essayer d'une autre existence, nous pourrons, grâce à la fortune de votre oncle...

ARTHUR.

Oh! mon oncle est beaucoup moins riche qu'on ne le pense; et puis, les héritages... c'est toujours si incertain!

HORTENSE, à part.

Ah çà!... il ne sait donc rien!... (Madame Guibert lui fait des signes. — A part.) Ah! (Haut.) Eh bien, monsieur, si nous devons rester pauvres d'argent, nous tâcherons de nous contenter d'être riches de bonheur.

ARTHUR.

Ah! décidément, c'est un ange! (Haut.) Il suffit, mademoi-

* Hortense, Lucie, Arthur, madame Guibert.
** Hortense, Arthur, Lucie, madame Guibert.

Digitized by Google

selle; maintenant, je n'ai plus qu'une chose à faire : ma demande à M. Morin!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCIE, entrant à gauche*.

ARTHUR.

Mademoiselle...

LUCIE.

Vous voulez parler à mon père, monsieur?

ARTHUR.

Oui, mademoiselle.

LUCIE.

Il est sorti en ce moment.

HORTENSE.

Vraiment! Ah! que c'est contrariant!

ARTHUR, bas, passant devant Lucie**.

Merci! (Haut.) Je reviendrai plus tard.

HORTENSE, vite.

Monsieur... (Baissant les yeux.) Maman est visible.

ARTHUR.

Ah! vous croyez?...

HORTENSE.

Et madame Guibert pourrait vous présenter...

ARTHUR.

Oh! merci! (A part.) Au moins, je suis sûr d'être aimé pour moi-même. (Sortant à gauche avec madame Guibert.) C'est un ange, madame Guibert! c'est un ange!

SCÈNE V.

HORTENSE, LUCIE.

HORTENSE.

Tu ne m'en veux pas, petite sœur?

LUCIE.

Et, de quoi donc?

HORTENSE.

Comment! la vue seule de madame Guibert allant présenter un de mes danseurs à nos parents, ne te fait rien soupçonner?...

LUCIE.

Tu vas te marier?

HORTENSE.

Un mariage superbe, ma chère! si toutefois tu y consens; car tu es l'aînée, et je n'ai pas le droit de passer avant toi, sans ta permission.

* Hortense, Lucie, Arthur, madame Guibert.
** Hortense, Arthur, Lucie, madame Guibert.

Digitized by Google

LUCIE.

Oh! si tu attendais mon mariage pour songer au tien, il est probable que tu ne te marierais jamais.

HORTENSE.

Tu n'aimes donc pas le mariage, toi?...

LUCIE.

Si!... mais à la condition d'aimer mon mari.

HORTENSE.

Et, qui t'empêcherait d'aimer celui que tu épouserais?...

LUCIE.

L'impossibilité, peut-être, d'épouser celui que j'aimerais.

HORTENSE.

Oh! voilà une discussion qui pourrait nous mener bien loin, et j'ai une foule de choses à faire chez moi... Au revoir et merci!... (A part.) De ma chambre, on entend tout ce qui se dit chez maman! (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

LUCIE, puis ANDRÉ.

LUCIE.

Chère sœur!... Au moins elle sera heureuse, elle! c'est toujours une consolation pour moi. (André paraît au fond; il se dirige vers l'appartement de Morin.) André!... Et vous ne me dites seulement pas bonjour *?...

ANDRÉ.

Excuse-moi, mon enfant, je cherche ton père... J'ai à lui parler.

LUCIE, souriant.

Vous aussi?...

ANDRÉ.

Que veux-tu dire?

LUCIE.

C'est que, tout à l'heure, un jeune homme cherchait aussi mon père... pour lui demander officiellement...

ANDRÉ, vivement.

Ta main?...

LUCIE.

Oh! comme vous m'avez dit cela!... Pourquoi donc?...

ANDRÉ.

Pourquoi?... Je ne sais.

LUCIE.

Oh!... si, vous le savez! et vous ne voulez pas me le dire... C'est très-mal, mon ami.

* Lucie, André.

Digitized by Google

ANDRÉ.

Oui !... tu as raison ! Il existe entre nous une contrainte qui doit cesser. J'attribue sans doute la tienne à une cause tout imaginaire... Je me trompe... je dois me tromper; mais je veux du moins être certain de mon erreur.

LUCIE.

Parlez ! Oh ! je vous répondrai franchement, je vous le jure !...

ANDRÉ.

Non ! l'instant est mal choisi pour une pareille confidence... mais bientôt, dans une heure, nous causerons à cœur ouvert... Oui, dans une heure, ou jamais !

LUCIE.

Ou jamais ! Pourquoi ce mot cruel ?...

ANDRÉ.

Oublie-le... je ne sais ce que je dis.

MORIN, en dehors.

André ?... Je vais le voir !

ANDRÉ.

Mais voici ton père... laisse-nous.

LUCIE, à part.

Jamais !... Ah ! ce mot m'a glacé le cœur !... (Elle sort par la droite.

SCÈNE VII.

MORIN, ANDRÉ.

MORIN, entrant du fond.

On m'a dit que vous me demandiez, mon ami, et je m'empresse...

ANDRÉ.

Mon cher Morin, je n'ai pas de temps à perdre en paroles... (Lui donnant une lettre cachetée.) Voici mes dernières volontés, que je vous confie, et que je ne pouvais confier à mon frère; c'est vous dire assez que je vais me battre, et que je me bats avec M. de Maurienne... Vous me comprenez, et vous m'approuvez, n'est-ce pas ?...

MORIN.

Oui, vous allez venger l'honneur de votre frère.

ANDRÉ.

Et le votre aussi !... Celui de votre fille, que cet homme a indignement calomniée. Mais j'espère bien lui faire payer tout cela.

MORIN.

Ne craignez-vous pas que Pierre n'apprenne la cause...

Digitized by Google

ANDRÉ, remontant avec lui.

Elle est restée secrète, même pour nos témoins, qui se sont contentés d'un prétexte. (Avec confiance.) Au revoir, Morin, au revoir! (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

MORIN, LUCIE.

LUCIE, entrant vivement, pâle et bouleversée.

Quoi! vous le laissez partir!...

MORIN.

Mais... ma fille!...

LUCIE.

J'ai tout entendu!... Il va se battre!... mais il faut courir, empêcher ce duel; j'irai avec vous... j'irai seule, s'il le faut!...

MORIN.

Calme-toi, mon enfant... il est de ces nécessités cruelles...

LUCIE.

C'est à moi que vous parlez ainsi?... Mais vous n'avez donc rien compris... rien deviné?... Mais vous ne savez donc pas que je l'aime?

MORIN, apercevant Pierre au fond.

Ah! mon Dieu!... Oh! tais-toi!... tais-toi!...

SCÈNE IX.

MORIN, LUCIE, PIERRE.

PIERRE, à la cantonade.

Je te rejoins dans un instant, Valentine; j'ai deux mots à dire à Morin. Ah! je suis heureux de vous trouver... Mon frère n'est pas ici?...

MORIN, troublé, et retenant Lucie d'une main*.

Votre frère?... André?...

PIERRE.

Parbleu! je n'en ai pas d'autre.

MORIN.

Non... c'est vrai!

PIERRE.

Il n'est pas venu?... vous ne l'avez pas vu?...

MORIN, à Lucie.

Du calme.

PIERRE.

Parlez donc!

MORIN.

Si!... il est venu nous voir... en passant.

* Lucie, Morin, Pierre.

Digitized by Google

PIERRE.

En passant... à Saint-Germain?... Où allait-il ensuite?...

MORIN.

Ah! je n'en sais rien.

PIERRE.

Il ne vous a rien dit?...

MORIN.

Rien du tout.

PIERRE.

C'est singulier.

MORIN.

Mais pourquoi toutes ces questions et cet air agité?...

PIERRE.

C'est que je suis inquiet, tourmenté. Hier, en rentrant du bal, André m'a dit qu'il partirait ce matin pour Fontainebleau... une partie de chasse en forêt... Ne trouvant pas chez moi un livre que je cherchais, j'entre tantôt dans sa chambre, et la première chose que j'aperçois, dans un coin, c'est son fusil. Présumant, par là, qu'André n'est pas encore sorti, je m'informe auprès de son domestique, et j'apprends qu'il est bien parti dès le matin, non pas pour Fontainebleau, mais pour Saint-Germain... et je suis accouru ici en toute hâte; car tout cela n'est pas naturel, et, je vous le répète, je suis inquiet...

MORIN.

Vous avez tort.

PIERRE.

Qu'en savez vous?

MORIN.

Vous devez avoir tort!

PIERRE.

Parbleu! je le voudrais bien*... (A Lucie.) Mais qu'est-ce que Lucie regarde donc par la fenêtre avec tant d'attention?...

LUCIE, se retournant vivement en masquant la fenêtre.

Moi?... Rien... je regardais sans voir...

PIERRE.

Ah! (On entend deux coups de feu presque simultanés; Lucie pousse un cri et tombe sur un fauteuil presque évanouie.)

PIERRE.

D'où vient ce bruit?...

MORIN.

Un... un bruit... quel bruit?...

PIERRE.

On vient de tirer, tout près d'ici, deux coups de fusil ou de pistolet.

* Lucie, Pierre, Morin.

Digitized by Google

MORIN, vite.

De fusil! de fusil!

PIERRE.

Qu'en savez-vous?...

MORIN, bégayant.

Je... je... je n'en sais rien!...

LUCIE, qui a retrouvé ses sens peu à peu.

Ah! il est tué, peut-être...

PIERRE.

Tué! qui donc?...

LUCIE.

André!... Il vient de se battre avec M. de Maurienne.

MORIN, bas, en lui saisissant le bras *.

Tais-toi!

PIERRE.

Avec M. de Maurienne! A quel propos?...

LUCIE, troublée.

Je... je ne sais...

MORIN.

Sans doute! Elle a dit cela comme elle aurait dit autre chose... n'est-ce pas, Lucie?...

LUCIE.

En effet!

PIERRE.

Ah! je veux savoir...

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDRÉ, paraissant au fond**.

ANDRÉ, à part.

Mon frère!

PIERRE.

Ah!... c'est lui! (Cri de joie de Lucie.) André, tu viens de te battre... avec M. de Maurienne, n'est-ce pas?...

ANDRÉ.

C'est vrai!

PIERRE.

Fort bien! Il paraît que tout le monde était dans la confidence, excepté moi... Pourquoi ce mystère pour moi seul?...

ANDRÉ.

J'ai voulu t'épargner l'anxiété...

PIERRE.

A moi? que tu as déjà pris pour témoin en pareille occasion?

* Morin, Lucie, Pierre.
** Lucie, Morin, André, Pierre.

Digitized by Google

Pourquoi cette conduite si nouvelle?... Voyons, pourquoi ?...

ANDRÉ.

Il est de certains secrets...

PIERRE.

Des secrets!... de toi à moi?... Allons donc! Il n'y a qu'une circonstance où tu n'aurais pas pu me prendre pour témoin dans un duel... c'est le cas où tu te serais battu pour moi... (Avec conviction.) André, c'est pour moi que tu t'es battu?

ANDRÉ.

C'est insensé!

PIERRE.

Mais pour qui alors?... pour qui?...

LUCIE, passant.

C'est pour moi, monsieur.

PIERRE.

Pour toi?

LUCIE.

André, qui a toutes les délicatesses, n'a pas voulu jeter mon nom dans cette affaire; mais c'est ma cause qu'il a défendue.

PIERRE.

Comment cela?...

LUCIE.

M. de Maurienne avait donné à la rupture de nos projets de mariage une interprétation déloyale et compromettante pour moi; et mon parrain lui a demandé raison de cette injure.

MORIN *

V... voilà!

PIERRE.

Voilà!... voilà!... soit! Mais alors, pourquoi m'a-t-on fait mystère d'une chose aussi simple?...

MORIN, à part.

Il est enragé. (Haut.) Eh bien, c'est par ordonnance du médecin, là; il paraît que vous avez le système nerveux dans un état déplorable, et c'est pour cela...

PIERRE.

Que vous me faite broyer du noir depuis une heure?

MORIN.

Oui!

PIERRE.

Merci bien!

MORIN.

Enfin, êtes-vous convaincu, maintenant?

* Lucie, André, Morin, Pierre.

Digitized by Google

PIERRE, avec un reste de doute.

Certainement... mais on se bat... si rarement pour sa filleule...

ANDRÉ *.

Aussi! me suis-je battu pour ma femme.

LUCIE, avec un cri de joie.

Quoi?...

ANDRÉ.

Puisque tu ne me trouves pas trop vieux?

LUCIE.

Vous m'aimiez donc?...

ANDRÉ.

Je n'ai pas pu m'en empêcher... et toi?...

LUCIE.

Oh! moi, je n'ai pas même essayé!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME GUIBERT, ARTHUR, HORTENSE.

MORIN*.

Au moins, elle est franche! (A Pierre.) Vous le voyez, tout s'explique... et voilà ma fille mariée... Cette fois, je n'en suis pas fâché... j'aurai un fils de plus... ça me fera quatre enfants!...

PIERRE.

Vous voulez dire trois.

MORIN.

Non, quatre... je me comprends.

MADAME GUIBERT.

Alors, à ce compte-là, vous en aurez cinq.

MORIN.

Comment, j'en aurai cinq!

ARTHUR.

En attendant mieux, monsieur Morin; car j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Hortense.

MORIN.

Vous savez que sa dot a diminué?

ARTHUR.

Oui; mais maintenant, ça m'est égal, c'est un mariage d'amour.

PIERRE.

Et à quand la noce... ou plutôt les noces?...

* Lucie, André, Pierre, Morin.

** Pierre, André, Lucie, Morin, Hortense, Arthur, madame Guibert.

Digitized by Google

HORTENSE, étourdiment.

Il faut d'abord laisser passer le premier mois de grand deuil.

ARTHUR, avec un soubresaut.

Hein? De quel deuil parlez-vous?...

HORTENSE.

De celui de notre oncle, mon ami.

ARTHUR, éperdu.

Comment!... vous saviez donc?...

MADAME GUIBERT, vite.

Depuis un instant seulement!

HORTENSE, de même.

Depuis un instant seulement!

ARTHUR.

Ah! très-bien! (A part.) C'est égal! j'ai peur! (Il prend la main d'Hortense, et André celle de Lucie.)

MORIN, avec un soupir.

Ainsi, on m'enlève mes deux filles à la fois! (A part.) Heureusement que j'ai une réserve!

FIN.

LAGNY. — Typogr. de A. VARIGAULT et Cie.

Digitized by Google